

# FIGARO ILLUSTRÉ



MAXIME FAIVRE

Ayuntamiento de Madrid



**JEUNES FILLES** . Demandez à LENTHÉRIC ses parfums doux et discrets : la Violette de France, l'Iris, le Lilas, le bouquet de l'Alliance (5 fr.)

**JEUNES GENS** . Vous qui avez tant à vous plaindre du musc artificiel, demandez à LENTHÉRIC ses parfums de suprême élégance : l'Orkidée, le Foin fané, l'Iris ambré (5 fr.)

**DAMES** . . . . . Vous retrouverez, Mesdames, le parfum naturel des fleurs dans la Violette de France, le Muguet, l'Héliotrope, le Jasmin ambré (5 fr.)

**MESSIEURS** . . . Les parfums qui se mélangent le mieux à l'odeur du cigare sont le Parfum russe, Tintoret, Œillet et Orkidée (5 fr.)

Jeunes Filles \* Jeunes Gens

Dames \* Messieurs

Si vous voulez avoir des parfums naturels qui, comme les fleurs, attirent et que l'on aime à respirer, demandez-les à

**LENTHÉRIC**

Parfumeur Mondain

245, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS

Vous recevrez gracieusement ses **CONSEILS DE BEAUTÉ** qui vous donneront le moyen de conserver une éternelle jeunesse.

TAILLEUR SPORTIF, pour Hommes, Dames & Enfants

**HENRY PETIT**

5, boulevard Malesherbes et 34, rue Boissy-d'Anglas — PARIS — (Madeleine)

FOURNISSEUR BREVETÉ DE L'UNION DES YACHTS FRANÇAIS & DES PLUS IMPORTANTES SOCIÉTÉS SPORTIVES D'EUROPE

COSTUMES ET ACCESSOIRES POUR TOUTS LES SPORTS :

Équitation, Vélocipédie, Yachting, Canotage, Chasse, Escrime, Jeux, etc., etc.

LA MAISON LA MIEUX ASSORTIE ET VENDANT LE MEILLEUR MARCHÉ DE TOUT PARIS

Envoi — FRANCO — sur demande, du Catalogue illustré.

**H. LEFEBVRE**, Constructeur Breveté  
10, RUE ERARD, PARIS

**VOITURES MÉTALLIQUES**

Étanches et démontables

EN ALUMINIUM

**VOITURES-RÉSEROIRS**

Avec Filtres, etc.



**BATEAUX et CHALANDS**

Démontables

EN ALUMINIUM

**MATÉRIEL DE TRANSPORT**

Pour les Colonies

**C<sup>ie</sup> Coloniale**  
**CHOCOLATS**

QUALITÉ SUPÉRIEURE

**THÉ** UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]  
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [300 gr.] 6 fr., petit modèle [150 gr.] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

EN VENTE PARTOUT

**L'OLYMPIENNE**

Nouvel éclairage breveté s.g.d.g.

**L'OLYMPIENNE**

Lumière idéale

**L'OLYMPIENNE**

répand une odeur agréable

**L'OLYMPIENNE**

est supérieure à tous les pétroles

**VELOUTINE**

Poudre de Riz spéciale préparée au bismuth

HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE

Seule récompensée à l'Exposition Universelle 1889

**CH. FAY**

Parfumeur, 9, rue de la Paix, Paris

ET CHEZ TOUTS LES COIFFEURS ET PARFUMEURS

Se méfier des imitations et contrefaçons. — Jugement du 8 mai 1875

**Tables « SOLEIL »** (Brevetées s.g.d.g.)

Système G. GAY

**E. Chouanard**

INGÉNIEUR-CONSTRUCTEUR

3, RUE SAINT-DENIS, PARIS

Seul Concessionnaire

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU CATALOGUE



SE MONTE A TOUTES LES HAUTEURS  
Accessoires : LAMPES, ENCRIERS, etc.



Se pousse de côté comme liseuse ou comme table de malade.

S'INCLINE SOUS TOUTS LES ANGLES, AVEC OU SANS REBORDS

**LA PATE EPILATOIRE DUSSE**

Détruit les **DUVETS DISGRACIEUX** (Barbe, Moustache, etc.) sur le visage des dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. 50 ANS de SUCCÈS, de Hautes récompenses à x Expositions, les Brevets de l'Union des Familles régnautes, des Milieux d'Attestations et l'approbation de hautes Notoriétés du Corps Médical, garantissent l'efficacité et l'innocuité absolue de cette préparation (10 fr. la boîte, pour le menton et les joues; 4/2 boîte : 10 fr., spéciale pour une légère moustache. F<sup>re</sup> m<sup>re</sup>.) — Le **PILIVORE** fait disparaître toute trace de poils follets sur les bras auxquels il communique une blanche et abluissante. Cette préparation conserve ses propriétés actives jusqu'à la dernière parcelle, elle est dénuée de toute odeur désagréable et son emploi est des plus faciles. F<sup>re</sup> 20 fr. 85. — **DUSSE**, Inventeur, 1, Rue Jean-Jacques Rousseau, Paris, et PRINCIPAUX COIFFEURS.

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & C<sup>ie</sup>.

Ayuntamiento de Madrid

Papeteries du Marais.



# FIGARO ILLUSTRÉ

Octobre 1894

*Numéro Spécial ♦ La Chasse à Tir*



ÉLEVAGE DE FAISANS

AU CHATEAU DE FERRIÈRES

Ayuntamiento de Madrid



## SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

*Souvenirs de chasse*, par JULES GÉLIBERT.

*Une mauvaise affaire*, par VAN DER MEULEN.

*Élevage de Faisans au Château de Ferrières*, reproduction directe.

*La Vie artistique* : La Bretagne inconnue ; la chasse dans l'Ouest ; la chasse en mer et sur les rivages, par ARMAND DAYOT.

*Auguste Cain*, sculpteur animalier, par A. D.

*Nos gravures*, par L. M.

*La chasse aux grouses*, par ONEGG, illustrations photographiques instantanées en couleurs.

*Chasses à tir*, par CHARLES LALLEMAND, illustrations photographiques instantanées en couleurs.

*Chasses souveraines*, par FRÉDÉRIC MASSON, illustrations de SCHWERTGEBURHT et de QUINAURD.

*La femme qui chasse*, par HENRI BOUCHOT, illustrations de WATTEAU et GRENIER.

*Le vrai chien d'arrêt*, par A. DE SAINT-ALBIN, illustrations photographiques instantanées en couleurs.

*Mémorable ouverture*, par EDMOND RENOIR, illustrations de LA FÈRE.

*Double piste*, dessin par GASTON GÉLIBERT.

COUVERTURE : *Lunch de chasseurs*, par MAXIME FAIVRE.

## La Vie artistique

*Fin de vacances. — La Bretagne inconnue. — Le miracle de saint Herbot. — L'ouverture de la chasse dans l'Ouest. — La chasse en mer et sur les rivages. — Double affût et coup double. — L'exposition du livre.*

Pour la plupart des touristes, un voyage en Bretagne se résume en une série de stations sur quelques-unes des plages à la mode disséminées entre l'embouchure de la Loire et celle de la Rance, en une excursion éventée à la pointe du Raz ou à Saint-Guénolé, en une partie de barque sur la jolie rivière de l'Odé, et en une promenade volontairement mélancolique, au clair de la lune, à travers les alignements de Carnac. Certes, je ne médierai pas de toutes ces haltes pittoresques si justement vantées par les *Guides*. Ce pèlerinage, je l'ai fait jadis, moi-même, et j'en ai rapporté de délicieuses et inoubliables impressions.

Mais aujourd'hui, après un nouveau voyage, j'ai pu facilement constater qu'au contact journalier du voyageur des villes, l'âme de l'habitant du littoral s'est profondément altérée, tout aussi bien que le costume et le langage. Pour bien pénétrer aujourd'hui l'âme bretonne, dans toute sa virginité native, dans toute sa sauvage candeur des temps primitifs, il faut s'écarter des bords trop fréquentés de la mer et s'enfoncer résolument au cœur même du pays, dans les monstrueuses cascades pétrifiées de Saint-Herbot, sur les crêtes désolées de la *Montagne du feu* et des monts d'Arrez, à travers les ombres humides du *Bois de la nuit*... C'est là, dans ces solitudes aussi inexplorées que les rives du Tchad, que nous rencontrons encore, loin du grelot de la bicyclette, l'homme aux larges braies et aux longs cheveux, dont notre présence assombrit soudainement le visage, et la belle fille aux grands yeux doux couleur *fleur de lin* qui rougit sous la persistance de notre regard et dédaigne de répondre à notre salut. Plus de gamins morveux qui, la main tendue, suivent les voitures en faisant claquer leurs sabots et en criant d'une voix presque impérieuse : « Er gouennec ! er gouennec !... » « un sou... un sou... », mais de petits bonshommes aux mines hautaines ou rêveuses qui, perchés sur des rochers comme des cormorans, ou groupés au pied d'un vieux calvaire moussu, vous regardent sans un mot, sans un geste, immobiles et muets comme les saints personnages alignés sur les bras de la croix. Evidemment, pour tout ce monde, le voyageur qui passe est comme l'avant-garde de l'armée ennemie, le pionnier de la civilisation envahissante, dont le cercle de fer se rétrécit chaque jour, détruisant tout, nivelant tout, fauchant la fleur de bruyère et les chênes géants, rasant les landes et les forêts, broyant comme des os monstrueux (les os de la terre) les moulins et les dolmens, pour en faire de solides moellons et des pierres tumulaires (voir les démolitions du Huelgoat), éventrant les jolies collines où frissonnent des forêts de fougères, asservissant les hommes...

C'est avec le même regard plein d'inquiétude et de sombre colère que les habitants de ces calmes solitudes durent voir apparaître autrefois, sur les cimes des montagnes noires, les éclaireurs de Publius Crassus.

Un saint bien curieux que ce saint Herbot, mentionné plus haut, et dont l'ermitage, une très belle église du xvi<sup>e</sup> siècle, s'élève dans un joli petit bois, un vrai bois sacré, au pied d'une des montagnes les plus élevées de la chaîne d'Arrez.

Je m'en voudrais beaucoup de n'avoir pas fait connaître ici la vertu miraculeuse de ce bienheureux. Le pouvoir de saint Herbot consiste à guérir les bêtes à cornes. C'est assez dire que sa clientèle est considérable.

En temps d'épizootie, son intervention est triomphante et c'est l'époque où sur son autel se dressent, saignantes et puantes, au milieu des essaims de mouches, des pyramides de queues de vaches. Car, sous peine de voir mourir sa bête, le paysan qui l'a vouée à saint Herbot doit, aussitôt la guérison accomplie, trancher à l'animal délivré son appendice caudal et le déposer avec une prière aux pieds de la statue du saint. Ce sont les honoraires du bienheureux vétérinaire. Les prières montent au ciel et les queues restent entre les

maines du curé de la paroisse, qui, à la fin de l'année, les vend en bloc et en retire, m'a-t-on dit, une somme suffisante pour l'entretien de son église... et de son presbytère.

Il n'est pas, dans cette Bretagne inconnue, peuplée de temples, de moulins et de calvaires, un saint qui n'ait son histoire, une ruine qui n'ait sa légende. Dans cette dernière chronique des vacances, la place me fait défaut pour m'attarder davantage dans le récit de ce curieux voyage.

Je ne puis que conseiller au lecteur de l'entreprendre à son tour. Mais qu'il se hâte, la Bretagne s'en va.

Oui, elle s'en va par lambeaux, la pauvre vieille terre. La charrue déchire le manteau rose de ses bruyères, la pioche du carrier éventre ses collines, la locomotive bouleverse brutalement la douce harmonie de ses paysages... sans faire disparaître, hélas ! ses champs de blé noir, dont l'œil du peintre et du poète caresse si amoureusement la laiteuse blancheur, parfumée de miel, mais que le chasseur contemple avec une mauvaise humeur fort justifiée. N'est-ce pas, en effet, la moisson tardive de cette maudite plante qui recule, en Bretagne, l'ouverture de la chasse jusqu'à la fin de septembre. Pour adoucir la cruelle attente, le disciple de saint Hubert se livre, il est vrai, à de folles hécatombes d'oiseaux de mer, le gibier aquatique étant fort abondant et d'une approche relativement facile, grâce aux épaulements des dunes, presque toujours très basses.

Quand la mer est houleuse, et c'est ici son état normal, car aucun promontoire ne défend Brignogan contre les vents du large, l'oiseau de mer, battu par la violence des vagues montantes, s'approche à quelques mètres de la bordure des dunes, d'où le chasseur, mollement étendu sur l'herbe rase, le nez dans le serpolet, abrité derrière une touffe de chardons bleus, guette et canarde tout à son aise. Et ce sont des hécatombes de chevaliers, de bécassines de mer, de pluviers..., pauvres bestioles sans ruses, presque familières. Parfois même des vols de courlis, désertant les rochers de la côte, viennent s'abattre sur la plage. Oh ! alors, ce sont des plans d'attaque, des combinaisons stratégiques, des manœuvres d'Apaches pour approcher, en rampant, des malins oiseaux, fort occupés à fouiller le sable de leurs becs longs et flexibles... Tous les fusils sortent à la fois des chambres de l'hôtel, et ce sont d'in vraisemblables fusillades au milieu des cris des oiseaux surpris : *er loip, er loip*, cris prolongés et tristes comme les appels d'un enfant perdu.

Un chasseur modeste est un bien rare phénomène, aussi ne puis-je me résoudre à ensevelir dans le silence la curieuse aventure de chasse dont je viens d'être le héros.

La scène se passe derrière un des énormes rochers qui encombrant la plage de Kerlouan, d'où l'auteur de ce récit guette un cormoran que la marée montante rapproche assez rapidement du rivage. Avec une joie très visible, l'oiseau s'abandonne, plein d'insouciance, à son plaisir favori, plongeant, replongeant, et parfois secouant bruyamment ses larges ailes noires pendant qu'un poisson se tord dans son bec. Et le chasseur, retenant sa respiration, pâle d'émotion, attend, le doigt sur la détente de son fusil, garni de deux doubles-zéro grillagés, l'instant où impitoyablement il tuera la malheureuse bête. Tout à coup, un léger bruit se fait près de lui, sous une roche voisine. Il se baisse et aperçoit un superbe renard qui, en tapinois, sournoisement, se glisse jusqu'à la roche la plus avancée, celle, apparemment, où le pêcheur viendra bientôt sécher ses ailes au soleil. Puis il s'installe, ventre au sable, pointant des oreilles, dans une des anfractuosités du rocher, et, chasseur patient, attend et guette...

L'affût de l'intrus ne se prolonge guère, car bientôt il s'étalait sur le dos, les reins brisés d'un coup de fusil. Et presque en même temps le cormoran, qui s'était brusquement envolé au bruit de la détonation, tombait dans la mer, comme une loque, l'aile cassée du second coup. Double événement qui remplit d'une joie immense le cœur du bienheureux chasseur.

La veille de notre départ pour la mer, nous eûmes la curiosité,



peut-être indiscret, de visiter l'Exposition du Livre, bien que son installation fût encore loin d'être achevée. Mais à travers cette organisation incomplète, il nous fut facile de deviner un grand succès et nous constatons avec plaisir que les comptes rendus que nous en apportent aujourd'hui les journaux, confirment pleinement notre opinion. Une exposition internationale du Livre et des industries du papier, présentant à la fois un caractère moderne et rétrospectif, devait forcément intéresser le public.

Après une prochaine visite au Palais de l'Industrie, que nous conseillons vivement à nos lecteurs de visiter avant les premiers froids, nous aurons l'occasion sans doute de parler plus longuement, ici même, de cette instructive exhibition, et en particulier de la section rétrospective, à l'organisation de laquelle M. Grand-Carteret a prodigué ses soins éclairés. On comprendra tout l'intérêt qui s'attache à cette partie de l'exposition lorsqu'on saura qu'elle comprend : le livre, la reliure, les vignettes et les couvertures de livre, les cartonnages, les marques d'imprimeurs, les *ex-libris*, les filigranes, les autographes, les manuscrits, la grande estampe d'art, les types de journaux, l'imagerie populaire, l'affiche et la réclame illustrée sous toutes leurs formes, les cartes à jouer, les éventails, les titres de musique, les calendriers, les menus et invitations, les billets de part, le papier peint, le papier à lettres... c'est l'histoire du livre, du prospectus, de l'affiche, de la réclame, défilant sur les murs et dans les vitrines à l'aide de véritables documents graphiques

ARMAND DAYOT.

## AUGUSTE CAIN

Sculpteur Animalier

La nouvelle de la mort d'Auguste Cain est venue nous surprendre en nous causant une peine réelle, car l'excellent artiste était de nos amis

et nous nous plaisions également à apprécier les qualités de son cœur et de son esprit, et la haute valeur de son art. Nous avons été d'autant plus douloureusement impressionnés que, quelques semaines à peine avant d'être enlevé à sa famille, il nous faisait, avec sa parfaite bonne grâce, les honneurs de sa collection particulière, si riche en dessins de maîtres modernes. Je le vois encore, à genoux devant ses larges cartons ouverts d'où s'échappaient des aquarelles, des sépias, des dessins signés des noms de : Decamps, de Gavarni, de Daumier, de Lami, de Géricault, de Delacroix, de Henri Monnier, de Raffet, de Charlet... Il avait pour ces deux derniers une prédilection très marquée, et c'était dans sa collection qu'il fallait chercher les œuvres capitales des deux grands peintres militaires. Sans nul doute (les catalogues en font foi), l'éclatant succès des deux récentes expositions des œuvres du peintre de la *Revue nocturne* et de la *Retraite de Russie* eût été bien moins considérable si Auguste Cain, avec sa générosité habituelle, n'avait autorisé les organisateurs de ces deux fêtes artistiques à puiser à pleines mains dans le trésor de ses collections. Parfois, soulevant vers nous sa bonne grosse tête frisée qu'éclairait toujours une expression joyeusement spirituelle, et dont M. Doucet a si bien rendu dans son beau portrait la bonhomie souriante, il nous disait avec un malin clignement d'œil : « Hein ! que pensez-vous de cette pièce ? Je crois qu'elle ferait

bonne figure au Louvre. » Et cette question, qui toujours obtenait une réponse affirmative, revenait si souvent, que j'apprendrais, sans le moindre étonnement, que d'ici à peu de jours, la section des dessins de notre grand musée s'est enrichie de quelques œuvres de premier ordre, provenant des cartons du regretté artiste, dont la générosité avait déjà doté le Louvre de belles peintures de Raffet.

Je n'ai rien à dire ici de l'œuvre considérable du célèbre animalier. Quelques lignes ne peuvent suffire à l'étude de son labeur immense et à la description des groupes de fauves, si majestueusement décoratifs, et en même temps si tourmentés de vie, qui ornent les escaliers monumentaux de nos grands jardins et les pelouses des châteaux prin-



ciers. La gravure et la photographie, plus éloquentes que moi, viennent à mon aide en reproduisant ici ce magnifique cerf couché,

sa dernière œuvre qu'il a laissée dans son atelier et qu'il venait de terminer pour Madame Desmarais. Je dois aujourd'hui me borner à



enregistrer avec tristesse la grande perte que vient de faire la statuaire française, et aussi la douleur sincère de tous ceux qui connoissent cet homme bon et charmant.

A. D.

\*\*\*\*\*

## NOS GRAVURES

Nous donnons à la première page de ce numéro, consacré aux choses de la chasse, une vue du parc de Ferrières, appartenant au baron Alphonse de Rothschild, avec ses grandes masses de verdure, et, dans le fond, la silhouette de l'immense château avec les deux tours de la façade : cette imposante construction, élevée par le baron James, forme un quadrilatère de bâtiments, enfermant un hall central, sur lequel donnent tous les appartements. Il présente, par le fait, quatre

façades bornées par quatre tours semblables à celles que représente notre photographie.

Au premier plan, un garde distribue aux faisandeaux, qui seront plus tard lâchés dans les bois, une pâture dont ils sont très friands, car ils accourent au moindre appel de leur nourricier, qu'ils connaissent fort bien. On sait que l'élevage des faisans est une opération qui exige les soins les plus délicats et les plus coûteux.

Les illustrations de la *Chasse aux grouses* ont été photographiées en Ecosse et constituent assurément l'une des curiosités de ce numéro : tout le monde a entendu parler de cette chasse et de ce gibier, mais on ne les connaissait guère de vue. Les gravures des *Chasses à tir* reproduisent des instantanés exécutés par M. Maurice Buquet, le président bien connu du Photo-Club. Enfin, la collection de chiens qui accompagne l'étude de A. de Saint-Albin sur le *Vrai chien d'arrêt*, a été photographiée par nos soins, soit en Angleterre, soit à l'Exposition canine de l'Orangerie. — L. M.

## Le CABINET de TOILETTE

### I. — BÉBÉ

Bébé ne connaît point encore la coquetterie. Mais il faut que maman et nounou en aient pour elle ou pour lui. A son âge, en effet, la toilette c'est l'hygiène et l'hygiène c'est la santé.

Bébé a la peau si délicate, que le moindre hâle le fait souffrir, que le plus petit frottement lui occasionne des rougeurs. Son crâne transpire sous les cheveux qui commencent à pousser...

Que la nounou ne se laisse pas retenir par les vieilles manies de sa province qui prétendent qu'il faut laisser à l'enfant la croûte qui couvre sa tête... grave erreur. La tête de Bébé doit être nettoyée avec le plus grand soin et, loin d'empêcher les cheveux de pousser, ce nettoyage, surtout s'il est fait avec le *Baby-fluide* de Lenthéric, en favorisera l'éclosion. Pour les rougeurs, nous emploierons la fine poudre de toilette du même parfumeur, car il serait imprudent de se servir de n'importe quelle poudre qui, au lieu d'adoucir l'épiderme si sensible du mignonnet, l'irriterait peut-être.

Pour les ablutions qui doivent être souvent répétées, l'eau pure sera mélangée d'eau de Cologne et nous remettrons par-dessus un nuage de la même poudre. Donc, le cabinet de toilette de Bébé comprendra :

Un flacon de *Baby-fluide* pour la tête.  
Une brosse douce.  
Un flacon Eau de Cologne.  
Une éponge.  
Et une boîte de poudre de toilette.



## CHEMINS DE FER DE L'OUEST

La Compagnie de l'Ouest a repris, depuis le 1<sup>er</sup> mai, son double service quotidien de jour et de nuit entre Paris (Gare Saint-Lazare) et Londres, par Dieppe et Newhaven. Mais, à la différence des années précédentes, le service de jour ne sera plus suspendu à l'automne; il continuera désormais pendant tout l'hiver, de sorte que la ligne Dieppe-Newhaven offrira toute l'année au public un double service de jour et de nuit (heures uniformes).

Départs de Paris : 9 heures du matin et 9 heures du soir.  
Départs de Londres : 9 heures du matin et 9 heures du soir.

Billets simples entre Paris (St. Lazare) et Londres, valables pendant 7 jours : 1<sup>re</sup> cl., 43 fr. 25; 2<sup>e</sup> cl., 32 fr.; 3<sup>e</sup> cl., 23 fr. 25. — Billets d'aller et retour entre Paris (St. Lazare) et Londres, valables pendant un mois : 1<sup>re</sup> cl., 72 fr. 75; 2<sup>e</sup> cl., 52 fr. 75; 3<sup>e</sup> cl., 41 fr. 50.

## CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

### Excursions en CORSE, en ALGÉRIE et TUNISIE

ORGANISÉES AVEC LE CONCOURS DE L'AGENCE DES VOYAGES ÉCONOMIQUES

#### 1<sup>re</sup> CORSE

Du 10 au 27 octobre 1894

Itinéraire : Paris, Nice, Monte-Carlo, Nice, Bastia, le cap Corse, l'île Rousse, Calvi, Corte, Vivario, Ajaccio, Propriano, Sartène, Bonifacio, Marseille, Paris. — Prix : 1<sup>re</sup> cl., 475 fr.; 2<sup>e</sup> cl., 425 fr.

#### 2<sup>e</sup> ALGÉRIE et TUNISIE

Du 15 octobre au 19 novembre 1894

Itinéraire : Paris, Marseille, Alger, Blidab, Alger, Bougie, les Gorges du Chabet, Setif, Constantine, El Kantara, Biskra (l'oasis de Sidi-Okba), Batna, Timgad, Lambessa, Hammam-Meskoutine, Bône, Tunis (Excursion facultative à Sousse et à Kairouan), Marseille, Paris. — Prix : 1<sup>re</sup> cl., 896 fr. 35; 2<sup>e</sup> classe, 811 fr. 90.

Les billets comprennent :

1<sup>er</sup> le transport en chemins de fer et à bord des paquebots; 2<sup>e</sup> le logement et la nourriture dans les hôtels correspondants de l'Agence des Voyages Économiques; 3<sup>e</sup> les omnibus et voitures nécessaires pour les excursions indiquées au programme; 4<sup>e</sup> les soins des guides de l'Agence des Voyages Économiques.

Le tout conformément aux conditions du programme remis à chaque excursionniste.

Les souscriptions sont reçues aux bureaux de l'Agence des Voyages Économiques : 10, rue Anber et 17, rue du Faubourg-Montmartre, à Paris : du 25 septembre au 7 octobre pour l'excursion en Corse; du 25 septembre au 11 octobre pour l'excursion en Algérie et Tunisie.

Le nombre des places est limité.

On peut se procurer des renseignements et des prospectus détaillés :

1<sup>er</sup> A la gare de Paris P.-L.-M.;  
2<sup>e</sup> Dans les bureaux-succursales ci-après désignés : rue Saint-Lazare, 88; rue des Petites-Ecuries, 11; rue de Rambuteau, 6; rue du Louvre, 44; rue de Rennes, 45

rue Saint-Martin, 252; place de la République, 16; rue Sainte-Anne, 6, et rue Molière, 7; rue Tiquetonne, 64; Bureau général des billets de chemins de fer de l'Hôtel Terminus de la gare de Paris-Saint-Lazare (Général-Ticket-Office).

## CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

### EXCURSIONS

En Touraine, aux châteaux des bords de la Loire et aux stations balnéaires de la ligne de Saint-Nazaire au Croisic et à Guérande.

Premier Itinéraire : 1<sup>re</sup> classe 86 francs. — 2<sup>e</sup> classe 63 francs. Durée : 30 jours.

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, Saumur, Angers, Nantes, Saint-Nazaire, Le Croisic, Guérande, et retour à Paris, *via* Blois ou Vendôme, ou par Angers, *via* Chartres, sans arrêt sur le réseau de l'Ouest.

NOTA. — Le trajet entre Nantes et Saint-Nazaire peut être effectué, sans supplément de prix, soit à l'aller, soit au retour, dans les bateaux de la Compagnie de la Basse-Loire.

La durée de validité de ces billets peut être prolongée une, deux ou trois fois de dix jours, moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 % du prix du Billet.

Deuxième Itinéraire : 1<sup>re</sup> classe 54 francs. — 2<sup>e</sup> classe 41 francs. Durée : 15 jours.

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, et retour à Paris, *via* Blois ou Vendôme.

En outre, il est délivré à toutes les gares du réseau d'Orléans, des Billets aller et retour comportant les réductions prévues au tarif spécial G. V. n° 2 pour des points situés sur l'itinéraire à parcourir, et *vice versa*.

Ces billets sont délivrés toute l'année à Paris, à la gare d'Orléans (quai d'Austerlitz), aux bureaux succursales de la compagnie et à toutes les gares et stations du réseau d'Orléans, pourvu que la demande en soit faite au moins trois jours à l'avance.

## ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.  
ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C<sup>ie</sup>, Asnières.





# LA CHASSE AUX GROUSES

PAR ONEGG

Mon cher ami,

*Vous m'avez demandé de vous conter une de mes journées de chasse aux « grouses », au temps heureux où j'allais chaque année battre la bruyère d'Ecosse. Je vous envoie, tels que je les retrouve dans mes notes de voyage, les souvenirs de mon premier 12 août sur le « Moor ».*

..... Kenness Lodge, 12 août 188....

Enfin, voilà le grand jour arrivé. Depuis un mois que j'ai reçu l'invitation de mon ami sir Reginald Mac Fri..., pas un de mes camarades de club qui ne m'ait dit d'un ton pénétré, — même s'il n'avait jamais passé le détroit — « Oh ! l'Ecosse ! quel pays ! quel gibier ! quels chasseurs ! quels chiens ! vous verrez. » Je ne suis pas fâché de voir en effet si la réalité vaut la légende.

Jusqu'ici, du reste, point de déception. Malgré l'énorme encombrement que ramène chaque année sur toutes les lignes d'Angleterre et d'Ecosse, cette date du 12 août, heure légale du massacre des grouses, mon voyage s'est accompli le mieux du monde. Pour 5 shillings de supplément, je me suis endormi samedi soir à Londres dans un lit comme nos compagnies de chemins de fer ne nous en offrent pas, et je me suis réveillé à Edimbourg. Ensuite, que m'importait de débarquer à midi au lieu de dix heures à Aber..., la petite station d'une petite ligne d'où une heure d'ascension en voiture nous menait à la Lodge ? Le reste de l'après-midi suffisait bien à notre installation et à nos préparatifs. D'autre part, c'était dimanche, et à côté du dimanche écossais, le dimanche anglais est folâtre. Si en Angleterre, ce jour-là, il n'est pas admis qu'on fasse grand-chose, en Ecosse il n'est permis de rien faire du tout, surtout pour se distraire.

Cependant on peut ouvrir ses malles et visiter l'endroit où l'on se trouve. C'est à quoi nous nous sommes empressés.

Le site est délicieux. Bien que nous ayons grimpé de plus de quatre cents mètres depuis Aber..., nous sommes au bord d'un lac de dimensions respectables, — un kilomètre sur deux environ. Adossée à un bois de sapins qui s'étage sur la hauteur presque perpendiculaire, l'habitation, longue et basse, se reflète dans les eaux limpides, mais assombries par leur profondeur. De l'autre côté du lac, la montagne, couverte de bruyères en fleurs que trouent çà et là des morceaux de prairie, semble brodée d'immenses plaques de rubis et d'émeraudes.

Les chambres sont petites, mais confortables. Une salle à manger spacieuse, un grand salon fort gai avec ses larges fenêtres de plein pied, un « smoking-room » qui sert de bureau général, complètent une installation sinon très vaste, du moins parfaitement commode. On m'explique que c'est bien là le type de la « Lodge » de l'habitation de chasse, où l'habit noir et le cérémonial de la vie de château sont également proscrits, où tout est consacré et sacrifié au sport.

De fait, les dépendances, éparpillées au-dessus du lac à quel-

que distance de la lodge, sont plus considérables que notre demeure. Logements des gardes, pavillon pour les fusils et les cartouches, pavillon pour le gibier, écurie, chenils surtout, sont simplement mais largement installés.

Dans les chenils, une véritable meute nous assourdit de ses clameurs. Il y a là plus de quarante chiens d'arrêt de toutes races, pointers à poil ras, trapus et agités, laveracks délicats et timides, gordon setters un peu inquiets sous leur robe noir et feu, irish setters sveltes et élégants dans leur habit de soie rouge, scotch (ou Douglas) setters vêtus de velours noir sans tache.

De tous ces héros de demain, un certain nombre appartiennent aux gardes ou au propriétaire. La plupart sont venus avec leur maître, un beau garçon bien découplé, parfaitement correct de vêtements et de manières, dont le métier est d'élever, de dresser et de vendre des chiens — et qui se loue pour la saison d'Ecosse avec ses aides et ses meilleurs toutous.

Durant toute cette visite, une pluie fine est survenue qui nous pénètre peu à peu. Mais il paraît que nous n'avons pas le droit d'être mouillés. « Ce n'est que du « scotch mist » (ou brume « d'Ecosse »), nous dit très sérieusement le « head keeper ». Seulement il pourrait bien pleuvoir demain. » Bonté divine ! que sera la pluie !

En attendant, nous nous sommes séchés à table et dans nos lits. J'ai beau être un vieux chasseur, j'ai été hanté toute la nuit par la vision de ce sport inconnu. J'ai rêvé que la bruyère grandissait jusqu'à me refuser passage, que des grouses gigantesques me renversaient en s'envolant, que mon fusil ratait et que le garde me disait d'un ton sévère : « On voit bien que vous êtes Français, monsieur ! »

Au réveil, agréable surprise : le temps s'est remis au beau. Sur le lac court une brume légère, et à travers cette gaze transparente, la bruyère rougeoit au loin, étincelante de rosée, sous les premiers rayons du soleil.

La toilette est vite finie, et dès sept heures et demie, les huit chasseurs sont réunis dans la salle à manger. Le breakfast est toujours un repas pour lequel on ne s'attend pas. Mais un 12 août, personne n'est en retard. Thé, café, œufs au jambon, poisson, côtelettes de mouton, — oh ! le mouton du Moor, quel rêve pour un gourmet ! — sont lestement absorbés. Tout en mangeant, j'ai repassé dans ma tête les instructions qu'on m'a données la veille. Il paraît que nous chassons non point tous en ligne, comme en France, mais deux par deux. Huit chasseurs, quatre « parties » différents, battant chacun un canton particulier du moor. Une seule recommandation spéciale, mais formelle : ne pas tirer le « black-game », autrement dit les coqs ou poules de bruyère, dont la chasse n'est ouverte que le 21 août. Pour les coqs, rien de plus aisé : ils ont un bel habit noir avec un plastron blanc. Mais pour les poules, il paraît que l'erreur est facile. Même couleur, mêmes pattes garnies de duvet, comme tous les

VI. 46



tétras, presque même grosseur que le grouse. Le vol un peu plus lourd, voilà tout. Pour le reste, la consigne est bien simple : me régler sur le « partner » avec lequel je suis couplé, et qui est un vieux routier du moor, ou plutôt, suivre tout bonnement le garde qui nous conduit. Il paraît qu'ici c'est comme en politique : les chefs doivent suivre leur monde.

Quand nous franchissons le seuil de la lodge, je m'arrête malgré moi devant la mise en scène. Sur une petite pelouse nous attend une véritable armée d'hommes, de chiens et de chevaux, divisée en quatre corps, de composition à peu près identique.

Chacun d'eux a pour chef soit un des gardes, soit un des maîtres des chiens, et comprend — à tous seigneurs tous honneurs — six ou huit pointers ou setters, tenus en laisse par un valet de chiens ; deux poneys bâtés d'énormes paniers doubles, les uns destinés à recevoir le gibier, les autres déjà chargés des provisions de bouche et de la réserve des cartouches ; plus, pour les « parties » qui vont chasser au loin, deux autres poneys affectés aux deux tireurs ; à côté de chaque poney, le « gilly » qui en est propriétaire et le conduit en main ; enfin, trois ou quatre « gillies » ou « boys » de vingt-cinq à quinze ans, dont le rôle est de faire la navette entre les tireurs et le gros de la troupe, de porter le gibier, de renouveler les munitions, etc. Le grouse ne se tue décidément point sans cérémonie.

A la tête de notre party est le head-keeper, le chef-garde Stewart. Aussi écossais que son nom, celui-là. De taille moyenne, bâti en force, le visage énergique sans dureté, l'œil bleu, la barbe blond ardent ; il porte le costume national, le kilt aux couleurs de son clan, tandis que les gillies sont vêtus à l'anglaise de knickerbockers en grosse laine cheviott. Bonne façon, du reste, et très bonnes façons, mais le plus bel accent écossais qui ait jamais résonné de la Clyde à Skye. Les syllabes, les *r* surtout, s'entrechoquent dans son gosier comme des cailloux dans un torrent.

« *Arre you rready, yourr honourr ?* demande-t-il à mon compagnon ? — *All right*, répond sir Archibald Poacher. — Et suivis de notre corps d'armée, mais précédés de Stewart, nous gravissons la route qui, derrière la lodge, monte à travers les sapins. De l'autre côté du mur en pierre sèche qui borde la crête, — assemblage cyclopéen de quartiers de granit bleu, — nous débouchons sur la bruyère.

Devant nous, presque à perte de vue, plus un arbre, plus une maison. A droite et à gauche, deux lignes de montagnes profilent sur le ciel, à cinq ou six cents mètres de hauteur, tantôt des arêtes rocheuses et dentelées, tantôt des croupes molles, arrondies, brodées de vert et de rouge. Entre deux, une large vallée, descendant comme un fleuve de bruyères, va se jeter à angle droit dans une vallée plus grande encore, celle où nous avons quitté le chemin de fer. Au delà l'œil se heurte, comme à une succession de falaises gigantesques, à un horizon de montagnes encore à moitié noyées dans la brume du matin.

Pendant que j'admire, toute la troupe a fait halte. Une espèce de mugissement me fait tressaillir. « *Mac Intyre !* » vient d'appeler Stewart. Mac Intyre, c'est l'aide garde, qui s'avance, plus vite qu'il ne voudrait, traîné par la harde de chiens tirant à plein collier. Stewart lève la main. Les huit chiens s'aplatissent à la fois. Le garde fait son choix, et

détache le collier d'un beau gordon setter. Celui-ci bondit, se secoue, et décrit un grand cercle autour de son maître, tandis que les sept camarades, tout en louchant sur l'heureux Roy, restent terrifiés dans la bruyère.

« Allons, me dit sir Archibald, vous regarderez le paysage en

marchant. » Et tandis que les ponies et le relai de chiens s'établissent sur un mouvement de terrain d'où les gillies nous suivent du regard, nous nous mettons en marche, sir Archibald à une quinzaine de pas sur la droite du garde, moi sur la gauche à la même distance.

Le chien prend le galop et croise à fond de train devant nous, battant le terrain à deux ou trois cents mètres de chaque côté. S'il

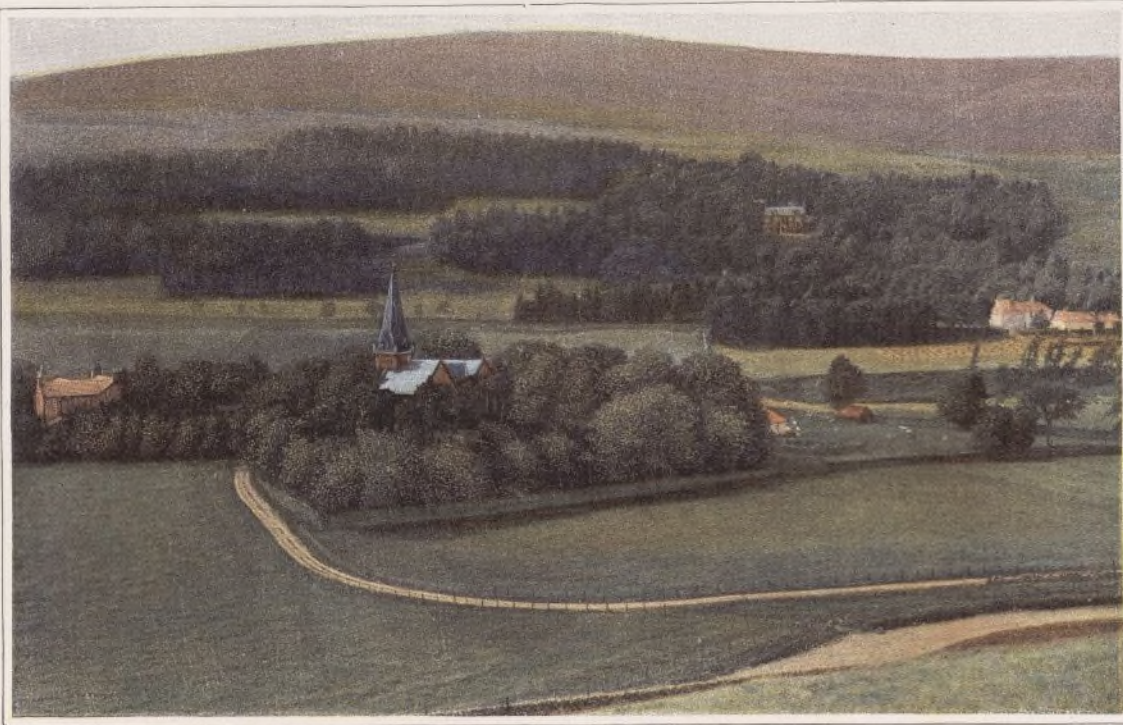
fait mine de trop pointer en avant, un coup de sifflet, bref et sec, lui fait tourner la tête, et, sans un cri, sans un appel, un geste du bras de Stewart le fait revenir. Du reste, à tout instant, il semble regarder son maître, comme pour lui demander un ordre ou une indication.

Nous sommes sur une jeune bruyère assez courte et douce au pied. Que m'avait-on donc raconté, que la marche était dure sur le moor ? Mais bientôt nous tombons dans une bruyère qui nous monte aux genoux, dont les bois plus vieux s'entrelacent, dont les anciens plants recépés hérissent le sol d'aspérités invisibles. Il faut à chaque pas lever la jambe comme un cheval qui steppe, et le pied qu'on repose à l'aveuglette ne trouve jamais qu'un équilibre instable. Je commence à constater qu'on marche plus aisément dans une luzerne de Beauce.

Tout à coup, Roy s'arrête en plein galop et demeure pétrifié, le corps en cerceau, une patte en l'air, la tête tournée de notre côté. Nous nous dirigeons sur lui. L'ardeur du néophyte précipite ma marche. Malgré moi j'ai devancé mes compagnons. Entre moi et le chien surgit de la bruyère une sorte de grosse perdrix mouchetée. Je tire : hurrah ! j'ai tué mon premier grouse ! En quelques bonds j'ai rejoint et ramassé ma victime « *It's a grrey hen, yourr honourr !* » me dit tranquillement Stewart. Mon premier grouse est une poule de bruyère ! Sir Archibald pouffe de rire. Moi je voudrais rentrer sous terre. Quant à Stewart, toujours flegmatique, il examine l'oiseau et conclut : « *Very nice birrd ! I will make him grrouse !* »

Il en fera un grouse ! Ça va bien pour le tableau : mais pour ma conscience ! Jen'en ai pas moins débuté comme un conscrit ! Sans compter que du même coup j'ai commis, paraît-il, un autre crime de lèse-moor : j'ai couru ramasser mon gibier ! « D'abord, ce n'est pas votre affaire, m'explique mon compagnon. Et puis, si, au lieu de ce stupide black-game, nous avions eu devant nous une compagnie de grouses, pensez-vous qu'ils vous eussent tranquillement regardé sauter dans la bruyère ? Tous auraient filé avec ensemble, sans que vous pussiez tirer un second coup. Règle générale : dès que vous avez tiré, ne pas bouger d'une semelle et recharger au plus vite. Tâchez de vous le rap-

peler et de vous contenir, Français que vous êtes ! » Je baisse la tête, et fort penaud me remets à mon rang de bataille. Déjà, sur un signe de Stewart, le brave Roy a repris sa quête. Les morceaux de prairie, il les dédaigne : le gibier n'est pas là. Il court aux champs de bruyère, qui tantôt s'étendent



COQ DE BRUYÈRE.



à perte de vue, tantôt se dressent au milieu d'une ceinture d'herbes comme un trèfle au milieu d'un guéret. Il longe la lisière, à grande allure, le nez haut, va prendre le vent et revient vers nous par la bruyère, dont à chacun de ses bonds le pollen des fleurs l'environne comme d'une trainée de poussière rose. Parfois aussi, lorsqu'il traverse au galop ces endroits tourbeux qu'on appelle des « bogs », où les mottes de gazon semblent de petits îlots au milieu de ruisselets noirâtres, l'eau jaillit autour de lui en gerbes irisées.

Il n'est pas longtemps d'ailleurs sans rencontrer du nouveau. Mais cette fois le gibier est à bon vent, et Roy l'a éventé à longue distance. Instantanément l'aspect du chien change avec son allure. L'emportement fait place à une prudence extraordinaire. Lentement, la tête haute et le museau tendu, la gueule s'entr'ouvrant et se refermant par un mouvement nerveux, comme si elle buvait le « scent », Roy avance à petits pas, levant et reposant les pattes avec la délicatesse d'un chat qui guette une souris. Le voilà arrêté : sa tête se tourne vers nous pour s'assurer que nous l'avons suivi. Nous sommes loin encore, mais Stewart lève le bras, et le chien s'aplatit.

« Good dog, » dit tout bas Stewart en caressant Roy, quand nous l'avons rejoint. L'œil du chien consulte celui du maître. « Go on, dog... steady. » Roy se remet en mouvement : l'allure a encore changé. Le chien, seasant, s'allongeant tant qu'il peut, se coule plutôt qu'il ne marche dans la bruyère. Tous les trois ou quatre pas, il s'arrête, et, seuls, un mouvement de la gueule, une aspiration un peu plus forte, un frémissement de la peau décèlent la vie dans ce corps immobile. Stewart, qui le suit en le flattant, l'encourage doucement, et le chien recommence à ramper. Au bout d'une cinquantaine de mètres de ce manège, Roy refuse d'avancer : il reste figé, une patte de derrière levée, dans une espèce de catalepsie. « Attention, » me souffle sir Archibald, qui est tout près de moi, le chien entre nous deux. Quelques secondes s'écoulent. Enfin Stewart donne un coup de pied dans la bruyère, et tout près de nous, dans toutes les directions, se lèvent sept ou huit grouses, le père, la mère et les petits. Trois oiseaux tombent à nos quatre coups. Fidèle à la consigne je recharge au plus vite, et, en quelques instants, deux, trois, quatre oiseaux, qui s'enlèvent l'un après l'autre, culbutent autour de nous.

« Eh bien ! c'est mieux, cette fois ? — Oui, *my old fellow*. Mais pourquoi diable, à la première décharge, m'avez-vous fait la politesse d'attendre que j'eusse tiré ? Votre second coup a été envoyé hors portée, et nous n'avons eu que trois oiseaux au lieu de quatre. Autre règle essentielle : ne tirez jamais ce qui part de mon côté, pour ne pas faire double emploi, mais tirez au plus vite ce qui part du vôtre. Nous sommes ici pour faire le « bag » et non pas des cérémonies. »

Pendant ce temps, les deux gillies, qui nous suivaient à cent pas, se sont approchés et, avec le garde, ont ramassé nos victimes. Stewart a marqué avec une précision extraordinaire l'endroit où chaque pièce est tombée. D'ailleurs, à travers cette bruyère touffue, les oiseaux blessés courent malaisément.

Un de nos grouses cependant ne se retrouve pas. Plus légèrement atteint, il a gagné au pied. Stewart appelle Roy, le mène à

l'endroit exact que marquent quelques plumes. Roy flaire un instant, décrit un petit cercle, prend la piste, et, sans courir, mais d'un tout autre train que sur les oiseaux non blessés, il la suit, le nez bas, l'air à moitié dégagé. De temps en temps, un crochet le fait hésiter, mais aussitôt il reprend le vent ; et enfin, fort loin ma foi du point de départ, il marque un arrêt demi-ferme. Le grouse est presque entre ses pattes. Stewart se baisse, mais manque l'oiseau, que le chien, d'un mouvement instinctif, fait

mine de gueuler. Un magistral coup de fouet couche le pauvre Roy dans la bruyère : ce qui ne l'empêche pas cependant, sur un simple signe, de reprendre le pied, de retrouver l'oiseau, de l'arrêter encore. Mais cette fois il ne bronche pas pendant que son maître saisit la malheureuse bête.

La poursuite nous a écartés de notre ligne. Stewart nous y ramène en un geste et six mots : « *That way, your honour!* »

*Straight on.* Le « tout droit », d'après la direction de sa main, consiste à gravir le versant tourmenté de la montagne de droite. Jusqu'à présent nous étions sur le « Flat ». Il paraît que dans les Highlands, le plat pays se compose exclusivement de bosses et de creux. La marche n'y était déjà pas commode. Pour grimper là-haut en chassant, ça va être dur ! Stewart n'a pas l'air d'être de cet avis-là. Il monte tranquillement, de ce pas lent mais long, élastique et toujours égal qui est propre aux montagnards. Je l'imite de mon mieux, mais tantôt mon pied tourne sur des roches couvertes de bruyère, tantôt je m'embourbe dans des « bogs » ruisselants d'eau. Il faut cependant être toujours l'œil au guet et le doigt sur la détente, car sans parler du chien qui rencontre sans cesse, constamment se lèvent d'effroi devant nous des grouses isolés, veufs de l'an dernier ou ménages sans enfants, qui s'envolent avec un chant rauque, d'une puissance extraordinaire chez le coq. Ceux-là, il faut être prompt à les tirer, car, même lorsqu'ils ne partent pas trop loin, en un clin d'œil ils sont hors portée. Tandis que les jeunes oiseaux de compagnie ont un vol relativement lent et droit, — à peu près celui des perdreaux rouges — les vieux grouses sont immédiatement

sur leurs ailes, donnent des coups d'ailes brusques qui surprennent le tireur et filent d'une vitesse incroyable en rasant la bruyère avec laquelle leur plumage brun se confond à l'œil. Il paraît, du reste, qu'après avoir été chassés une ou deux fois, les oiseaux de l'année deviennent aussi difficiles à joindre et à tirer que leurs aînés. Souvent aussi un lièvre nous déboule sous les pieds. Nous le roulons, malgré le mépris évident de Stewart pour ce gibier inférieur. Cela ne ressemble guère à nos « beaux yeuvres » de France. C'est un animal plus petit, l'arrière-train haut-monté sur des pattes grêles, les oreilles courtes, la robe d'un gris foncé, presque bleu.

Quant à maître Roy, il galope toujours avec la même ardeur.

Pentes ou « flats », c'est tout un pour lui, et il juge sans doute qu'il en doit être de même pour nous, car il semble prendre plaisir à trouver le gibier dans les endroits les plus incommodes pour nos jambes. Tantôt c'est en arrière, et alors il nous faut dégringoler deux ou trois cents mètres péniblement gravis, pour les regraver ensuite naturellement ; tantôt c'est en avant ; nous grimpons en courant, nous arrivons hors d'haleine, nous tirons en-



GROUSE.



core essoufflés, — ou nous ne tirons pas, car, parfois, pour comble, les oiseaux ont pitié pendant que nous les pistons avec les cérémonies habituelles et nous les voyons s'envoler hors portée.

Cependant, après une bonne heure de cet exercice, nous approchons du faite. Roy a la bonté de rencontrer tout près de nous, mais cette fois il nous mène plus vite, d'allure plus dégagée que de coutume. Stewart est promptement édifié : « *Shame on*

*you, dog! Hare!* » Roy n'a pas l'air de ressentir la moindre honte. Au contraire, quand le lièvre bondit à quelques pas, il veut s'élancer. D'un coup de fouet, Stewart l'allonge sur la bruyère, où il reste, les paupières seules battant un peu, dans l'attente de la correction commencée. Il en est quitte cependant cette fois. Mais un instant après, autre mésaventure. En faisant un retour à mauvais vent, Roy tombe en plein galop au milieu d'une compagnie de grouses qui s'éparpillent à tire d'aile. Le pauvre



chien demeure sur place, à moitié en arrêt, à moitié terrifié par le sentiment de son crime. Et sans faire un mouvement, il attend Stewart qui, toujours avec son même sang-froid, le saisit par le collier et lui administre une abominable volée. Après quoi, se retournant vers moi, Stewart croit devoir dire : « *The poorrr thing is tirred, yourr honourr!* » Il veut bien battre son chien, mais n'entend pas le laisser mal juger par un étranger.

Il paraît en effet que, sur ce dur terrain, une heure et demie est à peu près le maximum de quête que puisse fournir utilement le chien le plus vigoureux. Au bout de ce temps, souvent même au bout d'une heure, si les pattes résistent encore, l'odorat a perdu sa finesse. A un coup de sifflet particulier, appuyé d'un appel du bras, Mac Intyre, qui de loin nous regardait, philosophiquement assis sur un quartier de roche, accourt avec son relai de chiens, dont toutes les langues et toutes les queues frétille d'espérance. Roy remis à la chaîne, on détache Dutchess, une grande red-irish setter; dans une heure ce sera Jupy, une pointer; une heure après, Countess, une gordon; puis Joe, puis Dash, puis Grouse. Mais toujours je constaterai que si chaque race a son caractère propre, chaque chien même son allure individuelle, à tous un dressage uniforme a imposé une manière de chasser identique.

Nous voici enfin sur le « top ». Ce n'est pas une crête : c'est un plateau assez large, que nous suivons quelque temps en formant un angle droit avec notre première direction. Tout à coup, après la traversée d'un grand bog où j'ai manqué enfoncer dix fois, Stewart fait un nouvel à gauche et s'engage sur la pente : « *Which way now, Stewart?* — *Strraight on, yourr honourr!* » répond laconiquement le garde en étendant la main. Son « tout droit », cette fois, consiste à redescendre la montagne! Je n'y comprends plus rien! Nous abandonnons donc ce versant giboyeux? Pas le moins du monde : nous remonterons après, pour redescendre de nouveau, et ainsi de suite, pour gagner par échelons dans le vent. « *Up and down, yourr honourr.* » C'est la méthode sur le moor! Je m'aperçois de plus en plus que je ne suis pas en Beauce.

Mais baste! je m'amuse tant que je ne pense guère à mes jambes. Et nous descendons, et nous remontons, et nous courons, et nous tirons comme des bienheureux. Les grouses tombent dru. Au fur et à mesure que nous les abattons, les deux gillies, qui nous suivent toujours, les reçoivent de la main du garde, et les suspendent par la tête, en introduisant le cou des victimes dans une étroite rainure, à une planchette *ad hoc* qui peut porter ainsi de quinze à vingt oiseaux; puis, lorsque la planchette est comble et le gibier refroidi, ils vont le verser aux paniers des poneys, qui nous suivent en coupant nos lacets et en faisant, toujours à portée de notre vue, des haltes successives.

Cependant il est midi et demi. Il y a longtemps que mon estomac crie famine. Mais l'enthousiasme... et le respect humain m'ont empêché d'en rien témoigner. Heureusement notre keeper a faim aussi, et en passant près d'une source abritée par un ressaut de terrain, demande si la place ne serait pas bonne pour le luncheon? Adopté à l'unanimité. Autre coup de sifflet, autre appel de la main. Les poneys s'approchent, les paniers sont ouverts, et sir Archibald et moi, confortablement installés à l'abri du vent, attaquons d'excellentes victuailles, tandis que vingt pas plus loin notre petite armée fait disparaître, avec non moins d'ardeur, de copieuses provisions.

Ah! l'agréable halte, sur nos manteaux étendus, carici l'herbe est toujours fraîche! Quelle bonne pipe après le lunch! Et quelle délicieuse rêverie, en face de cet admirable panorama, au milieu de cette solitude quasi-sauvage!

Le soleil a fini par dévorer les nuages de la matinée. Seuls quelques flocons blancs flottent comme de l'ouate molle dans le bleu pâle du ciel. Sur le moor silencieux et immobile, la lumière tombe droite, avec une douceur chaude : une lumière chatoyante, particulière, toute nouvelle pour mes yeux de voyageur. Ce n'est pas la vibration ardente des pays du Midi, encore moins la mélancolique grisaille des pays du Nord. On dirait que le soleil s'amuse à nous éclairer à travers des verres irisés, et à inonder le paysage de reflets changeants. Autour de nous, sur le désert du « heath », qui couvre d'un velours ondoiant les innombrables accidents de terrain, rien ne vit, rien ne bouge, si ce n'est les moutons épars qui émaillent de points blancs la broderie rouge du moor. Loin, bien loin de nous à droite, à l'ouvert de notre vallée, un peu de vie humaine se révèle vaguement par de légères fumées, sortant de quelques toits à demi cachés dans des bouquets d'arbres, au fond de la grande vallée. Au delà, les chaînes de sommets s'étagent à perte de vue, rouges, puis violettes, puis bleuâtres, jusqu'aux monts Grampians, dont les hautes crêtes déchiquetées étincellent çà et là d'un reflet de neige immaculée.

Un charme doux et pénétrant se dégage de cette nature pourtant rude et sauvage. Mais Stewart est blasé sur la poésie. Il nous rappelle à notre devoir : le « bag » à compléter. L'heure est écoulée. En marche. « Combien avons-nous déjà, Stewart? — Quarante-huit et demie, *yourr honourr.* »

Quoi! seulement quarante-huit grouses? Et que diable peut être cette demie?

« Quarante-huit paires et demie, m'explique mon partner en riant de ma figure. Dans le Royaume-Uni, le gibier à plume ne se compte que par *couples*, et cela s'appelle des « brace », substantif invariable; faites-y bien attention, car si vous ajoutiez un s, vous auriez l'air de vous inquiéter de vos bretelles. »



Remettons-nous donc à collectionner des « brace » sans s. Nous voilà repartis dans le même ordre que le matin. Mêmes manœuvres, même marche méthodique par grands lacets « *up and down* ». Jamais, lorsque des oiseaux se lèvent, on ne se dérange pour aller à leur remise. D'abord on la voit rarement, car les grouses font aisément des vols de deux ou trois kilomètres. On bat consciencieusement tout le canton, le « bit » assigné au party, sans jamais repasser sur un terrain parcouru, sans jamais non plus dépasser les limites du « bit », limites fictives mais permanentes, car dans chaque moor le nombre et le roulement des « bits » est fixé de telle sorte que, dans chaque canton, le gibier se repose au moins deux ou trois jours.

Rien ici ne semble se faire que mathématiquement et par raison démonstrative : et cependant tout a le charme de l'imprévu, tout est sans cesse varié : le terrain, le tir, le gibier. Tout en récoltant force grouses, nous agrémentons notre tableau de quelques lapins, de bon nombre de lièvres, — qui dans les rochers se terrent comme des lapins, — nous raccrochons deux ou trois vanneaux, quatre ou cinq bécassines, une sarcelle. Celle-ci donne même lieu à un petit incident qui montre à quel incroyable degré d'obéissance le dressage peut amener un chien.

Partie des joncs qui bordaient une sorte de grande mare, la sarcelle était tombée à quarante pas de la rive. Un chien seul pouvait l'aller chercher à la nage. « Mais vos chiens ne rapportent pas ? dis-je à sir Archibald. — Presque tous, au contraire, mais seulement quand leur maître le veut. » En effet, à un signe de Stewart, le gordon setter, alors en chasse, se dirige vers l'eau. Au moment d'y entrer, quelque chose bouge sous son nez dans les roseaux. Dash fait un bond et gueule un râle d'eau qu'il rapporte d'un air ravi. Fatale méprise, car il la paye aussitôt d'une effroyable râclée. Je me dis à part moi : « Voilà un chien qui de sa vie maintenant ne voudra plus rapporter. » Il paraît que je ne connais rien à la nature canine, car à peine le dernier coup reçu, sur un nouveau geste de Stewart, Dash se remet à l'eau, va prendre la sarcelle et la présente à son maître avec l'expression satisfaite de quelqu'un qui répare une erreur.

A cinq heures et demie, nous sommes au bout de notre terrain. Tout au bout, hélas ! car je ne puis regarder sans appréhension pour ce qui me reste de jambes, maintenant que l'excitation de la chasse est tombée, les cinq ou six kilomètres qui nous séparent de la lodge, et qu'il nous faut gravir par la route serpentant au milieu de la vallée. Sir Archibald, pratique, s'est déjà accommodé sur le poney du lunch. Quant à moi, j'entends maintenir l'honneur national, et j'entame bravement la pente. Mais le patriotisme ne peut m'empêcher de tirer le pied.

Tel n'est pas le cas du reste de la troupe. Le pas de Stewart, qui me précède, est aussi élastique que le matin, et son kilt flotte au vent avec la même désinvolture. Par parenthèse, il m'intrigue, ce kilt qui découvre à chaque pas des jambes vigoureuses. Y a-t-il au moins là-dessous, ne fût-ce qu'en cas de chute, quelque apparence de culotte ? Sir Archibald Poacher m'affirme positivement que non, et que, même le soir dans un salon, pas un des seigneurs qui affectent de porter le costume national aux couleurs de leur clan, ne se prémunit contre les accidents par le moindre tutu de danseuse. Quant aux gillies qui nous suivent en se gargarisant avec un flot d'articulations gaéliques, ils sont aussi

dispos que s'ils commençaient la journée. J'en ai bientôt la preuve.

Quand nous arrivons aux sapins qui couronnent la crête au-dessus de la lodge, une mélodie rude et ininterrompue, qu'une basse continue prive de tonalité précise, vient frapper nos oreilles. Devant l'habitation, un magnifique gars, enjuponné, enrubanné, argenté et ciselé depuis les couteaux de la jarretière jusqu'à l'agrafe du bonnet, arpente le terrain avec cette allure cadencée, ce port de tête fier et guerrier qu'impose le « bag-pipe », et souffle dans sa cornemuse avec une majestueuse fureur. Il sonne le pibroch des Campbells. C'est un des bag-pipers attitrés de l'un de nos voisins, le marquis de Br..., et sa présence est une gracieuseté du noble lord, qui met l'homme et l'instrument à la disposition de sir Reginal Mac Fri... et de ses hôtes.

Nos gillies l'entourent aussitôt. Un air de gigue succède au pibroch, et voilà nos gaillards dansant à qui mieux mieux, deux par deux, quatre par quatre, une espèce de bourrée qui, pour être exécutée par de rudes paysans, n'est cependant pas dépourvue d'élégance et de grâce. Ils dansent, sans relâche, pendant que nous procédons avec délices à une toilette complète. Ils dansent toujours pendant tout notre diner, que nos appétits de chasseurs prolongent au delà des limites ordinaires. Ils danseraient encore si, au moment où nous attaquons le dessert, l'air de gigue ne cessait subitement. Ce n'est cependant pas fatigue du sonneur, car le pibroch reprend aussitôt. Mais, cette fois, il se rapproche : le bruit, grandissant, envahit la maison, puis tout d'un coup éclate comme un tonnerre dans la salle basse où nous achevons de manger. Trois fois le bag-piper fait le tour de la table, déchainant sur nos têtes courbées un ouragan d'harmonies guerrières : puis il sort, et le bruit cesse, pour tout à fait cette fois. On m'explique que cette irruption musicale au moment du dessert est un usage consacré dans les châteaux écossais. C'est à mon intention que notre hôte a introduit dans la Lodge cet échantillon de la couleur locale. Je suis reconnaissant, mais assourdi.

Au salon, le head-keeper apporte le tableau des résultats de la journée. O gloire ! notre party vient en tête avec un bag de quatre-vingt-huit brace et demie. Les grouses seuls comptent vraiment : les divers ne figurent que pour mémoire. Pendant une demi-heure, tout le monde parle à la fois de ses exploits du jour. Puis la conversation semble s'éteindre peu à peu avec les cigares et les pipes. En quelques minutes, chacun a regagné sa chambre. Pour ma part, à moitié fourbu, je me sens avec volupté m'endormir, tout en me demandant, un peu inquiet : « Pourrai-je recommencer demain ? »

*J'ai recommencé le lendemain, j'ai recommencé les jours suivants, j'ai recommencé plusieurs années de suite, et toujours avec les mêmes émotions, avec les mêmes joies de chasseur et d'artiste. Recommencerai-je jamais ? Hélas ! si le moor n'a pas changé, je ne retrouverai plus là-bas les hôtes dont la bonté m'y faisait la vie si douce. Je ne retournerai pas sur le Heath. Mais vous, mon cher ami, vous avez bien raison de désirer connaître ce sport incomparable. L'Ecosse vous réserve sûrement comme à moi toutes les jouissances de la chasse, tous les plaisirs des yeux. Puissiez-vous y rencontrer des hôtes comme les miens !*

ONEGG.





# Chasses à Tir

PAR CHARLES LALLEMAND

L'AGENT de change saturé de chiffres, le médecin aux prises avec les misères physiques, l'avocat et l'avoué témoins obligés des misères morales, le magistrat condamné à respirer l'air vicié des salles d'audience, le notaire secouant sans cesse l'âcre poussière de ses dossiers, l'artiste en pénible gésine d'œuvre, le musicien submergé par une marée de solfèges..., nous tous enfin, tant que nous sommes dans le grouillement de Paris, nous que l'ennui, l'écœurement ou la lassitude envahissent, nous devons rendre grâce aux dieux s'ils ont mis en notre âme le goût de la chasse, et en notre bourse la possibilité de le satisfaire. J'en appelle à mes confrères en saint Hubert. En est-il un, mais un seul, qui ne sent pas se développer dans tout son être

une force centrifuge incommensurable, à la seule perspective d'une partie de chasse?... A cette pensée qu'il va se dégourdir les tibias dans les prés et dans les champs que l'automne en fête a couverts de fils de la Vierge, trame idéale à laquelle la fée Rosée accroche des perles et des diamants dont le soleil levant allume les feux!

Veste de chasse au dos, guêtres aux jambes, cartouchière à la ceinture, un autre homme apparaît. Dégagé, délivré de la gangue des obligations professionnelles, il est transformé. Magique phénomène! Devant cet homme nouveau, les idées mélancoliques prennent l'essor comme des perdreaux épouvantés.

Sur le quai de la gare, les bons compagnons attendent. On se serre la main, on demande des nouvelles comme au retour de



quelque grand voyage, chacun ayant été isolé dans son individualité affairée depuis la dernière réunion.

Aussi respirent-ils la joie, ces libérés d'un jour, qui voient dans la chasse les heures d'armistice de l'éternelle bataille pour la vie. Le samedi et le dimanche les gares sont envahies. Les compagnies de chemins de fer, pleines d'égards pour les cynégètes, leur réservent des compartiments dans lesquels ils peuvent faire monter leurs chiens, où la cigarette et la bouffarde peuvent impunément envelopper les voyageurs d'une vapeur azurée.

Et les histoires vont bon train. Le coup double de la dernière fois, les prouesses du pointer, l'extravagante ardeur du cocker, une trouvaille de collets, les mérites ou les défauts de tel ou tel garde, quelque collision avec des braconniers, le récit d'accidents, la conclusion d'une location de chasse, un cas de jurisprudence spéciale, tout est mis sur le tapis. Puis, suivant l'expression pittoresque d'un vieux chasseur de mes amis, la conversation vire « de fille en aiguille », pour s'ouvrir à notre bonne vieille gauloiserie. Une fois sur la pente, c'est à qui racontera la meilleure, c'est-à-dire la plus convenablement épicée.

L'habitant de la province a, le plus souvent, la chasse à sa porte; l'habitant de la capitale ne peut se procurer ce plaisir qu'à prix d'argent et en se donnant grande peine.

S'il est vrai que tout territoire peut être transformé en chasse plus ou moins fructueuse, il est avéré d'autre part que la constitution d'une chasse convenable n'est pas une petite affaire, demandant beaucoup de temps, des soins incessants et d'importants sacrifices.

Il faut d'abord mettre la main sur le terrain voulu: point initial pouvant varier à l'infini. A moins d'être d'emblée assez gros propriétaire foncier, ce qui met la terre à merci, on en est réduit à se présenter aux enchères publiques, à rechercher les chasses offertes à la quatrième page des journaux, ou à recueillir des signatures. Très souvent l'on groupe ainsi des éléments divers dont l'unification n'est pas toujours aisée.

Un aimable docteur de mes amis, possesseur d'une très belle chasse dans l'Oise, a évité ces difficultés en prenant le taureau par les cornes. Ayant jeté son dévolu sur une contrée à son goût,

il a bravement loué pour douze années environ quinze cents hectares, à des prix assez élevés pour écarter toute compétition de la part des cultivateurs du pays. Cela fait, il a sous-loué les terres à ces mêmes cultivateurs à des prix avantageux pour eux. La différence entre la sous-location et la location constitue pour lui le prix de revient de la chasse.

Voyez la supériorité de cette manière de procéder. Les conditions de son droit de chasse ont été de tous point réglées par lui-même; et je vous laisse juge s'il s'en est taillé la jouissance selon son gré. L'on ne saurait trop recommander d'avoir recours à ce système-là partout où il est applicable. Tout le monde y trouve avantage; le chasseur qui s'y fait, comme l'on dit, chaussure à son pied à des prix relativement doux; tout aussi bien que le cultivateur, auquel la sous-location coûte moins cher qu'une location directe aux conditions courantes.

D'une façon ou d'une autre, voici le terrain conquis. Bien rarement il est porteur d'une chasse en bon état: car le tenancier précédent aura le plus souvent râtissé le gibier au cours de la dernière campagne. Si c'est un terrain neuf, tout est à faire. C'est alors que l'ère des difficultés commence.

Il faut un lièvre pour faire un civet: mais l'embarras est grand si, le lièvre étant, la casserole vient à manquer. Le lièvre et la casserole sont éléments vains s'il n'y a pas de feu à mettre dessous, s'il n'y a pas d'épices à mettre dedans, si le cuisinier est ignorant dans l'art de lier une sauce...

Les « si » ne font pas défaut non plus pour la formation d'une bonne chasse.

Il faut de bons gardes, marchant d'accord, ayant l'œil ouvert sur les braconniers; entendus aux choses de l'élevage, experts en l'art de la destruction des carnassiers nuisibles, maraudeurs de l'air et des fourrés; sachant régler la chasse et limiter la destruction par la nécessité de conserver la semence de l'année suivante; et n'ayant pas le poil trop rude, comme l'on dit, dans leurs relations avec les gens de la contrée, dont il importe de ne pas se faire des adversaires. Les bons gardes, oiseaux rares du reste, ne conservent ces qualités que s'ils sont tenus en mains fermement par le propriétaire ou le directeur de la chasse.



Ces quelques considérations, bien sommaires sans doute, montrent que la constitution d'une bonne chasse, si favorable que puisse être le terrain, ne s'effectue pas par la seule vertu du Saint-Esprit.

Le terrain est bien choisi, les gardes sont convenables, vient la question du repeuplement.

Dans toute chasse bien défendue contre les carnassiers, bien gardée contre les braconniers, et dans laquelle on ne commence à le tuer que vers la Toussaint, le lièvre abondera dès la seconde année : car la hase sortie du bois pleine, en mars, peut rentrer au bois avec quatorze descendants, lorsque la bise de novembre a commencé à souffler.

Le repeuplement des chevreuils est fort long : il serait illusoire de compter sur plus d'un faon par ménage de chevreuils chaque année, tant il y a de déchets parmi ces jolis petits animaux.

La perdrix ne se développe qu'à force de précautions. Ses ennemis morts, la couvée n'est pas sauve pour cela, si le nid est placé dans des champs couverts de récoltes hâtives, où il peut tomber sous la faux du moissonneur. Il importe, s'il en est ainsi, de s'entendre avec le propriétaire du champ pour laisser autour du nid un bouquet protecteur. La neige est aussi très meurtrière, lorsqu'elle couvre le sol au point de rendre toute nourriture inabordable. En Bohême, où la perdrix est littéralement un objet de culture, on pousse les précautions jusqu'à capturer les perdrix affamées, à les mettre à l'abri dans de grands locaux couverts et à ne leur rendre la liberté qu'après les derniers grands froids. Je dirai en passant que l'on a constaté que les perdrix ne se propageaient pas, sur un sol déterminé, au delà d'une certaine mesure. Ce maximum relatif atteint, l'excédent, si on l'y mettait, irait peupler d'autres lieux.

Bien rares, les terres sur lesquelles le faisan se propage naturellement au point de fournir des tirés magnifiques, permettant de mettre de cent à deux cents coqs au tableau en une journée. Il faut, autour de Paris surtout, avoir recours à l'élevage. Et je ne saurais trop recommander les parquets installés en pleine forêt, de façon à rapprocher le plus possible cet élevage des lois de la nature. L'habitation des gardes doit être à côté. L'installation de ces parquets, les procédés d'éducation de l'oiseau superbe dont l'exquisité gastronomique égale la parure magnifique, la défense des élèves contre mille ennemis, m'entraînerait à d'innombrables détails, consignés du reste dans une foule d'ouvrages techniques.

Il en est du plaisir de la chasse comme de tous les plaisirs réservés aux humains. Pas trop n'en prendre est sage.

Je dirigeais avant la guerre une petite société de chasse sur les bords du Rhin. Une année mauvaise arriva, pendant laquelle une épidémie décima les lièvres. Notre garde, un garde excellent, sage et expérimenté, me dit, vers décembre :

« Monsieur, si vous voulez voir des lièvres l'an prochain, il faut arrêter les frais dès ce moment. »

L'avis fut écouté, non sans faire un peu grogner mes amis et associés de chasse : car il s'agissait de supprimer la battue annuelle, qui était une petite fête pour nous tous et dans laquelle nous mettions environ cent cinquante lièvres au tableau.

L'année suivante fut un triomphe pour nous. La réserve prudemment laissée nous avait fait un repeuplement très convenable ; alors que ceux qui avaient chassé à fond comme d'ordinaire, eurent à enregistrer deux mauvaises années de suite au lieu d'une.

Il en est de même pour les perdreaux. Si, pour une cause ou pour une autre, les couvées ont manqué, si vous remarquez trop de pouillards de recoquetages à l'arrière-saison, ménager ce gibier, si vous voulez qu'une bonne année succède à la mauvaise.

J'entends bien que l'on peut corriger la nature par l'élevage des perdrix comme par celui des faisans. Mais, quelle différence pour le chasseur sérieux entre la défense des perdreaux libres et

celle des perdreaux d'élèves ! Ces derniers partent par paquets serrés et non par compagnies éparses : si serrés parfois, qu'il devient impossible d'en tirer un sans en voir tomber une demi-douzaine sur un seul coup de fusil.

Cela m'est arrivé plusieurs fois en Seine-et-Marne, et chaque fois j'ai éprouvé une véritable déception, presque du dégoût, en voyant choir cette pluie de victimes innocentes.

Je conseille à tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'élevage des perdreaux et des faisandeaux, de lire le chapitre IV de la CHASSE PRATIQUE, d'Ernest Bellecroix, le directeur de la *Chasse illustrée*. Ce chapitre, tout d'expérience personnelle, est écrit de la façon la plus attrayante.

Quoi qu'il en soit, le directeur ou président d'une société de chasse doit toujours être renseigné par ses gardes, sinon par enquête personnelle, sur l'état actuel du gibier. Il doit, dût-on crier autour de lui, mettre un frein à l'extension du tableau, si l'avenir est compromis par une cause quelconque. La continuité des résultats est à ce prix.

Il faut même étendre le chapitre des restrictions, s'il s'agit du lièvre ou du chevreuil. Ici, quel que soit l'état actuel du gibier, il faut interdire de tuer le lièvre avant novembre et de tuer la chevreuille en quelque saison que ce soit.

J'ai souvent raconté ce qui m'est arrivé avec le plus aimable des confrères, avec Amédée Achard. Excellent tireur, pas chasseur pour deux sous et, avec cela,

du sang bouillant de Provençal dans les veines. Je l'avais prié de ne tuer qu'un ou deux lièvres pour sa bourriche, et il lui en était parti vingt sous le nez. Dans l'état d'excitation dans lequel il se trouvait après avoir vu un si joli défilé de longues oreilles, il en arriva à me dire : « C'est bon ! vous êtes des malins, vous autres Alsaciens, vous gardez vos lièvres pour le temps où nous serons rentrés à Paris. »

— S'il en est ainsi, cher ami, lui dis-je, je vous prie de tirer demain matin tous les lièvres que vous ferez lever. »

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, Amédée Achard s'était fait un tableau de onze lièvres, dont il se montrait très fier.

Pendant le déjeuner, le garde explora l'abdomen des neuf hases tirées par mon ami et il en tira une quinzaine de fœtus, qu'il aligna dans la cour de l'auberge.

« Combien avez-vous tué de lièvres ? demandai-je à Achard. — Parbleu, onze ! — Vous faites erreur, je pense. — Ce n'est pas possible. Combien alors ? — Vingt-six. — Vous voulez rire ? — Pas du tout. Venez voir vous-même. »

Et je le conduisis devant les neuf mères éventrées, à côté desquelles gisaient les fœtus alignés.

Mon excellent ami en fut tout contrit ; et, revenant à de meilleurs sentiments, il convint que tuer des lièvres avant novembre était un vrai massacre d'innocents, un gaspillage lamentable des libéralités de la nature.

Pourquoi neuf hases sur onze lièvres tués ? C'est bien simple. Le bouquin, en éveil dès la première alerte, part de son pied léger sous les couverts de septembre et d'octobre, et se dérobe. La hase, pleine ou nourrice, est embarrassée de sa petite personne et se rase de son mieux au moindre bruit. Incapable de chercher le salut dans la fuite, elle attend au gîte que le danger soit passé. De là, le départ sous le nez du chien ou dans les jambes du chasseur ; et, pour peu que ce chasseur soit un « fusil passable », cette lenteur causera sa perte.

L'inverse a lieu en hiver, lors des battues. Les bouquins alertes vont au-devant de la ligne des tireurs, cherchant à la forcer, et ils se font occir ; tandis que les hases rebroussement, forcent les rabatteurs et trouvent le salut dans la fuite en arrière.

C'est ainsi que les chasses de septembre et d'octobre sont mille fois plus destructives que les grandes battues de novembre, décembre et janvier..., pour les lièvres, bien entendu.





A propos d'une des gravures qui ornent cette causerie, celle qui nous montre un lièvre roulé dans la fumée du coup, une petite histoire me revient.

De la même façon, un jeune chasseur, amateur photographe par surcroît, s'était fait instantaner en posture analogue. Déjà il se réjouissait du résultat qu'il verrait au développement du cliché, lorsqu'un garde apparut, qui venait lui déclarer procès-verbal pour avoir... opéré sur une terre gardée. Tout déconfit, le novice fut conduit devant le propriétaire de la chasse qui, touché par son attitude, l'envoya... photographier ailleurs.

Les chasses des environs de Paris coûtent fort cher. Quelques heureux de la terre peuvent se payer ce luxe ; mais, le plus souvent, il n'est abordable que par l'association de plusieurs chasseurs, ce qui permet la division des frais. L'association amène le fractionnement du droit d'ensemble en parts ou actions de chasse, attribuant à chaque associé ou actionnaire une portion respective du droit à la chasse affermée.

Ici la question devient délicate. Sans doute, rien de plus simple que de faire payer à chacun un sixième de la somme totale, si l'on est six actionnaires. Mais l'exercice du sixième des droits que confère le paiement dudit sixième, n'est pas d'aussi facile application qu'il apparaît à première vue.

Nous autres, en Alsace (et beaucoup de sociétés françaises le font aujourd'hui), nous avons trouvé l'équitable solution du problème. Chacun chassait à son gré, tuait ce qu'il pouvait, emportait ce qu'il voulait. Mais le gibier que chaque chasseur emportait était noté, et il en était débité au cours des marchands de gibier, c'est-à-dire à très bas prix. A la fin de l'année son débit s'ajoutait à l'actif général, qui était divisé en parts égales revenant aux sociétaires.

Deux grosses difficultés étaient évitées ainsi. D'abord l'injustice d'une répartition basée sur des résultats personnels. Un sociétaire éloigné de la chasse, par maladie ou autrement, ayant payé comme l'associé qui a pu chasser tout le temps, ne saurait en être pour son argent, tout simplement parce que quelque cause de force majeure l'aura mis dans l'impossibilité d'exercer le droit pour lequel il avait mis ses écus au clair.

D'autre part, si chacun devient absolument propriétaire de toutes les pièces tuées par lui, la concurrence, la jalousie basse, la cupidité même, peuvent naître d'un pareil état de choses. Et, dans tous les cas, le chasseur en arrive à tuer aveuglément tout ce qu'il rencontre : hases pleines, levrauds de lait, pouillards et faisandeaux en livrée, tout y passe, parce qu'on se dit : « Si je ne tue pas, mon voisin tuera... et empochera. »

Les germes de si mauvais sentiments, causes des destructions brutales et irraisonnées, ne subsistent pas lorsque les droits entre associés ont été réglés comme je viens de le dire.

A côté des gens fortunés, qui peuvent ou se payer une chasse entière ou une action de chasse aux environs de Paris, il y a pourtant place pour de plus modestes chasseurs. Saint Hubert, notre patron, les a protégés visiblement en inspirant à certaines communes des départements environnants de réserver la chasse et de vendre des cartes quotidiennes, mensuelles ou de saison, donnant aux titulaires le droit de chasser sur leur territoire.

J'estime que les chasseurs avisés, réunis en société, doivent établir certaines règles et les observer. Pour la conservation du gibier : l'ouverture du lièvre reculée à novembre, la fermeture du perdreau avancée en décembre, la défense de tuer les chevrettes, me paraissent essentielles, et doivent être affirmées par des amendes. Des amendes aussi, pour les tireurs qui quittent leur

poste ou qui ne se conforment pas aux plus élémentaires règles de la prudence, qui commandent, la battue finie, de désarmer et même de porter les canons en l'air jusqu'à la battue suivante. Mais ces choses-là ne peuvent se préciser davantage au cours d'une causerie, étant tout d'appréciation et de mesure entre associés.

Je ne puis non plus avoir la prétention, je ne dirai pas d'épuiser

tous les sujets de chasse dans l'espace qui m'est réservé ici. Des volumes, que dis-je ? des bibliothèques ont été écrits sur toutes les chasses imaginables. Je m'en suis tenu à quelques idées générales qui peuvent intéresser les lecteurs du *Figaro illustré*, c'est-à-dire les chasseurs des grandes villes et des grandes terres.

Pendant quinze années consécutives, j'ai chassé à Bade et dans le Grand-Duché de Bade. J'y ai assisté à des chasses que l'on pouvait qualifier de primitives. J'y ai vu des mœurs de chasse tout à fait différentes des nôtres, dérivant de l'état légal du pays. Cette différence provient de la différence essentielle des deux lois. La loi allemande attribue ce droit de chasse à la commune, la loi française en fait une partie

intégrante du droit de propriété. De là un abîme.

La commune allemande est libre de conserver le droit de chasse à ses habitants, de ne le leur conserver que partiellement, de louer tout ou partie du territoire selon un cahier des charges rédigé à sa convenance, de choisir parmi les trois adjudicataires les plus offrants celui qui lui plaît le mieux et, finalement, d'appliquer ce revenu à ses besoins communaux. Une seule restriction, logique celle-là, est apportée à ce droit général de la commune, par l'exercice exclusif du droit de chasse sur ses terres, réservé à tout propriétaire possédant une surface suffisante pour exercer le droit de chasse utilement, c'est-à-dire environ dix hectares.

En France, le propriétaire de quatre ares de terre est ridiculement investi d'un droit dont l'exercice est irréalisable par lui. Il y a des propriétaires qui, placés sur leur lopin, armés d'un fusil, munis d'un port d'armes, ne peuvent tirer sur le lièvre qu'ils voient au gîte, à dix pas d'eux, sur le lopin du voisin. Et si par hasard le lièvre, levé par ce voisin, traverse les quatre ares en six bonds, il ne peut non plus le tirer au delà de l'autre limite, le lièvre étant sur un autre voisin. N'est-ce pas là un vrai droit d'opérette ?

Mais allez maintenant à l'encontre des habitudes prises par nos paysans, depuis juste un demi-siècle que la loi de 1844 est promulguée ; et essayez de retirer ce droit si bizarre et si impraticable à la terre pour le mettre à la disposition de la commune. Quelle levée de fourches s'en suivrait, bon Dieu !

Il faut donc se résigner à voir disparaître notre gibier, à voir aller en Allemagne et en Autriche les beaux écus de France pour payer l'énorme quantité de lièvres, de perdrix, de faisans et de chevreuils que des pays plus avisés, régis par une loi de chasse logique, praticable et, j'ose l'affirmer, cent fois plus démocratique que la nôtre, importent chaque année, profitant de la pénurie où nous a mis, où nous met chaque jour cette sottise loi de 1844.

Si l'on voulait y regarder de près, on constaterait que des millions sortent ainsi de France (on peut citer plusieurs négociants en gibier qui font, chacun, passer par nos frontières plus de 30,000 lièvres par an) pour boucher le trou que l'erreur et l'imprévoyance légales creusent chaque année dans notre alimentation publique, alors que le bon règlement de la chasse, sur une terre aussi favorisée que celle de notre pays, pourrait produire, et bien au delà, la quantité de gibier que nous demandons à l'étranger.

CHARLES LALLEMAND.





J. GÉLIBERT



Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.

Copyright 1894 by Boussod, Valadon & Co.

SOUVENIR DE CHASSE

Typographe BOUSSOD, VALADON & Co.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1894.









GRANDE CHASSE AUX CERFS, DONNÉE EN L'HONNEUR DE NAPOLEON ET D'ALEXANDRE, A WEIMAR.

## CHASSES SOUVERAINES

PAR FRÉDÉRIC MASSON

**L**E 7 octobre 1808, après l'entrevue d'Erfurt, l'Empereur prit part, sur le champ de bataille d'Iéna, — plus exactement dans la forêt d'Etterlberg, — à une chasse demeurée célèbre et dont l'aspect nous a été transmis par des artistes Allemands, consciencieux mais naïfs. En France, avant la Révolution, ce genre de chasse, réservé au Roi, aux princes de sa maison pourvus de capitaineries et à quelques très rares grands seigneurs propriétaires d'immenses forêts, portait le nom de chasses de houraillements et le capitaine des toiles en avait la direction dans les véneries royale et princières; mais, depuis la Révolution, il ne semble pas qu'on l'eût pratiquée et c'était certainement la première fois que l'Empereur, chasseur par santé plus que par goût, assistait à une de ces tueries.

Avec l'Empereur des Français, le principal personnage invité par le duc régnant de Weimar était l'Empereur Alexandre, mais ensuite venait cette foule de souverains qui avaient fait à Talma un parterre de rois : les rois de Bavière, de Wurtemberg et de Saxe, le Prince Primat, le duc d'Oldembourg, le prince Guillaume de Prusse, les princes de Mecklembourg, le prince de Neufchâtel et le prince de Bénévent. Outre les têtes couronnées, une foule nombreuse de grands officiers et d'aides de camp accompagnaient les deux Empereurs.

Sur une hauteur découverte, on avait construit en quelques semaines un salon de chasse merveilleusement décoré et divisé en trois pièces par des colonnades à jour. La pièce du centre, plus élevée que les deux autres, était réservée aux Empereurs. Autour du pavillon, des orchestres étaient disposés pour exécuter des fanfares de chasse et des airs guerriers, et une population immense s'était portée au pied de la colline, pour acclamer les princes.

Au moyen de toiles, on avait resserré la plus grande partie des bêtes fauves de la forêt d'Etterlberg, et elles se trouvaient contraintes, ne pouvant forcer les enceintes, de passer par le seul chemin qui leur fût ouvert et qui les menait devant le pavillon même. Les Empereurs seuls tiraient. Ils tuèrent en deux heures cinquante-sept cerfs ou chevreuils et Napoléon s'y amusa, semble-t-il; Alexandre plus encore, car il chassait pour la première fois et était ravi de mettre bas un cerf à trente pas. Napoléon en écrivit à l'Impératrice Joséphine et fit distribuer aux organisateurs de la battue des présents dignes de sa magnificence. Ainsi, le grand-maitre des forêts du duc de Weimar, le baron de Fritsch, eut une tabatière à chiffre de 6,000 francs, les deux maîtres des forêts, l'aide de camp du duc, le référendaire, chacun une boîte de 2,500 francs. Les gardes reçurent 6,000 francs en napoléons et les gens de la maison 3,000. Pour ce déjeuner et cette partie de chasse, l'Empereur donna 37,600 francs de présents.

Mieux que les présents et la lettre à Joséphine, ce qui prouve que Napoléon s'était amusé, c'est que, dès qu'il eut un temps de loisir, il voulut renouveler chez lui la chasse d'Etterlberg. Ce ne fut guère qu'un an après Erfurt, car les mois avaient coulé vite et il avait eu autre chose à faire que chasser : l'Espagne à vaincre, l'Autriche à dompter, ç'avait été l'œuvre d'une année, et ses étapes, ç'avait été Somo-Sierra, Madrid, Abensberg, Landshut,

Eckmühl, Ratisbonne, Vienne, Essling et Wagram. Enfin, il se reposait à Fontainebleau et comme ses repos à lui devaient constamment être occupés, il ordonna aux gorges de Franchard une répétition bien autrement dramatique de la battue d'Iéna (1). Durant une quinzaine de jours, les piqueurs et les valets de chiens, aidés d'un certain nombre de grenadiers de la Garde, prirent vivants, au moyen de grands chiens russes, cinquante sangliers et deux loups. Près de la route de Paris, on construisit une sorte de cirque presque égal en dimensions à la cour des Adieux. Au centre s'élevait un échafaudage de charpente dont le plancher supérieur avait huit mètres de côté et au-dessous duquel se trouvait un second plancher presque au niveau du sol et entouré d'une palissade de un mètre de hauteur. Le cirque se reliait, par un couloir en toile, au jardin d'une maison de garde dans lequel étaient enfermés les sangliers. Le grand jour venu, l'Empereur, l'Impératrice, toute la cour, montés sur l'échafaudage, les autorités de Fontainebleau, les officiers de la garnison placés au rez-de-chaussée, on fit une brèche au mur du jardin et, à l'aide de grandes gaules, on chassa les bêtes fauves dans le couloir de toile. Elles débouchèrent toutes groupées, comme en troupeau, dans le cirque, dont elles firent en courant cinq à six fois le tour, puis s'arrêtèrent brusquement comme pour délibérer. Un premier coup de feu est tiré, dit-on, par l'Impératrice, et au bruit le troupeau reprend sa course, mais les balles pleuvent; les sangliers, furieux, se ruent vainement contre l'échafaudage; le feu redouble d'en haut et, en bas, on les repousse à coups de baïonnettes. Un, dit-on, le plus gros et le plus vieux, prend son élan, saute par-dessus les toiles qui formaient l'enceinte et, à travers la foule épouvantée, regagne la forêt. On réservait pour la fin les deux loups, qui faisaient des sauts infructueux jusqu'au haut des toiles; on les tira enfin et pour achever les blessés, on lâcha dans l'enceinte les grands dogues danois, qui eurent encore tant à faire, que deux d'entre eux restèrent sur la place.

Une fois, deux fois tout au plus, l'Empereur se donna ce divertissement. Il n'était point assez chasseur pour y prendre goût. D'ailleurs, le sang des victimes, leurs hurlements effroyables avaient, dit-on, produit sur les spectateurs une impression pénible. C'est un royaliste, M. de Montherot, qui l'atteste. Toute la question, sans doute, se réduisait à ce qu'il n'y eût pas de spectateurs et alors, ce qui était fort mal fait par l'Empereur, l'était fort bien par le Roi. Qu'était-ce, en effet, en comparaison de la chasse de Fontainebleau, que ces chasses de houraillements que Charles X faisait, chaque année, en forêt de Marly et où il tuait, avec deux compagnons, trois au plus, par année, sept cents biches, daims ou dînes, chevreuils ou sangliers. Sept cents, c'est le chiffre officiel et il n'en faut pas retirer.

Cela était bien autre chose que les cinquante sangliers de Napoléon (Durand dit quatre-vingts et Montherot deux cents, mais

(1) Il existe trois récits de cette chasse et de ses préliminaires. Durand, le menuisier de Fontainebleau, en général fort exact, la place en 1809; Coignet et Montherot en 1810. Peut-être y en eut-il deux.



il voit triple), et c'est la marque la meilleure que Napoléon n'était point un de ces chasseurs à *tableau* qui, en fin d'année, prétendent, en faisant leur compte, avoir tué plus que l'année précédente. Il avait été amusé par un spectacle qui lui avait paru singulier, mais il n'eût point pris plaisir à le renouveler chaque mois et plusieurs fois par mois. Il n'eût tenu qu'à lui, s'il en avait eu le goût. Chez les princes de la maison de Saxe, ce divertissement était traditionnel. De nos jours, le roi Léopold I<sup>er</sup> avait toute une installation à cet effet. Les animaux rabattus étaient contraints de venir passer sous un pont sur lequel était construit un kiosque où se tenait le Roi, avec ses chargeurs. Au passage, de haut, sans se déranger de son fauteuil, ce Roi, qu'ont fait si intimement connaître les étranges mémoires de Karolina Baüer, abattait la bête et c'était un charnier qui s'entassait sous le petit pont.

Quels *tableaux* n'eût point eus l'Empereur, s'il l'eût voulu ! Les mêmes, à coup sûr, qu'eurent plus tard les Bourbons, car c'étaient les mêmes forêts, les mêmes gardes, les mêmes capitaines des chasses, l'organisation entière qu'il avait créée, qui, plus tard, servirent aux Bourbons. Pour sa chasse comme pour tout le reste, l'Empereur avait eu le talent de se faire servir le mieux et le moins chèrement possible. Il avait su mettre aux places convenables les hommes qu'il fallait, si bien que son équipage de la chasse au tiré n'avait eu à subir aucune modification à la Restauration pour devenir le plus admirable et le plus économique qu'on eût jamais vu. M. Alexandre de Girardin, qui en était le chef véritable sous l'Empire, l'était demeuré sous Louis XVIII et sous Charles X. A la vérité, la dépense avait cru dans une proportion sensible : l'équipage, qui sous l'Empire comptait pour 50,858 francs dans le budget de la vénerie, y comptait en 1830 pour 203,483 francs ; mais, pour ce chiffre, M. de Girardin donnait à tuer au Roi, annuellement, de vingt-cinq à trente mille pièces dans trente-six tirés de primeur et dans trente-quatre tirés de battue, plus sept à huit cents grosses bêtes dans les chasses de houraillements.

En 1828, qui est une mauvaise année, il est tué exactement,

en battue, vingt mille deux cent soixante-seize pièces, dont deux mille quatre cent quatre par le Roi, sept mille vingt-cinq par le Dauphin et le reste par le capitaine des gardes et le premier veneur.

Ce sont presque les mêmes chiffres que ceux des meilleures années de chasse de Louis XVI. Louis XVI a tué, dans ses tirés, de 1774 à 1787, 189,251 pièces, mais ce n'est guère qu'à partir de 1780 qu'il est arrivé à une moyenne de 20,000 pièces par année. On en tuait 40,000 dans la capitainerie d'Halatte, qui était au Prince de Condé, mais il y avait un plus grand nombre de chasseurs. Seul, le Prince de Condé avait tué à Chantilly, de 1748 à 1778, en trente-sept ans, 65,524 pièces. Seulement, c'était là du gibier naturel, par suite infiniment plus varié. Ainsi, en Halatte, on a tué, dans cette période, 77,750 lièvres, 587,470 lapins, 117,574 perdrix, 12,426 perdrix rouges, 86,193 faisans, 19,606 cailles, 449 rois de cailles, 2,164 bécasses, 2,856 bécassines, 1,353 canards, 317 ramiers, 720 vanneaux huppés, 67 becfigues, 32 courlis, 3 oies d'Egypte, 14 oies sauvages, 2 outardes, 106 alouettes, 3 judelles, 8 crapauds volants, 1,313 grives, 4 pluviers guignards — et, en plus, 1,682 cerfs, 1,682 biches, 119 faons, 1,221 daims, 135 ducs, 4,669 chevreuils, 810 jeunes chevreuils, 1,942 sangliers et 812 marcassins.

On sait comment on obtenait cette abondance de gibier dans les capitaineries et que, à défaut de la peine de mort, les galères, la marque, la prison perpétuelle, punissaient quiconque s'avisait, avant 1789, de tirer sur le gibier qui dévastait ses propres terres. Les capitaineries abolies devant l'unanime protestation des propriétaires roturiers et des cultivateurs, il avait fallu suppléer au gibier naturel par le gibier artificiel et il est bien entendu que, pour arriver à ces tueries annuelles de vingt-cinq à trente mille pièces, il fallait, sous la Restauration, un élevage énorme : aussi la nourriture du gibier et les frais d'élève de faisans, qui sous Napoléon coûtaient 15,000 francs, en coûtaient 120,000 sous Charles X. C'est à cette époque, peut-on dire, qu'a été fait le grand effort pour l'organisation des faisanderies. Celles qui furent construites



LE DUC DE BERRY TUANT UN AIGLE DANS LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU.

dans les six conservations, peuvent encore servir de modèles et les instructions pour l'élevage rédigées par Girardin pourraient être réimprimées sans un changement. C'est que Girardin avait affaire à un connaisseur : Charles X aimait la chasse avec une telle passion qu'il était fort jaloux de son gibier, chassait avec le moins de monde possible, et, depuis la mort du duc de Berry seulement avec le duc d'Angoulême et la suite indispensable. Le duc de Berry, violent, brutal, criard, fantaisiste en matière de chasse, point mauvais homme, même bon quand la colère était passée, mais bruyant à l'excès et aimant les façons populacières parce qu'il croyait ainsi se populariser, n'était même point un compagnon au goût de ces deux silencieux, son père, le comte d'Artois et son frère aîné, le duc d'Angoulême. Au reste, il était bien plus

veneur qu'il n'était chasseur, aimant à s'en aller le matin faire le bois avec les piqueux de son équipage particulier, qu'il traitait parfois aussi mal que les officiers de son service d'honneur, quitte après à leur faire des espèces d'excuses ou à s'attirer quelque verte riposte. Il avait, en effet, dans son équipage, quelqu'un de ces Reverdy dits La Trace qui ont mené cent ans durant les chiens du Roi, de l'Empereur, encore du Roi, et encore de l'Empereur. Et l'on sait le mot du dernier des Reverdy à un jeune officier de la maison de Napoléon III qui, s'avisant de le maltraiter de paroles, avait fini par lui dire :

« Taisez-vous, car, après tout, vous n'êtes qu'un valet.  
— Oui, monsieur, valet de votre maître. »

FRÉDÉRIC MASSON.



# La Femme qui Chasse

PAR HENRI BOUCHOT

MADAME le chasseur habillée en homme, coiffée en éphèbe, guêtrée comme un garde, toute prête à fumer la pipe, est, vous pensez, une invention contemporaine, un produit récent de nos excentricités sportives. Inconsciemment vous la confondez avec les bicyclistes, les gymnastes ou les tireuses d'épée dont les costumes hermaphrodites amusent nos badauderies bourgeoises. Mais c'est bien se tromper que de le croire, car la femme chasseur à tir, marchant à pied, arpentant les chaumes sous harnais masculin, sifflant son chien et buvant à la gourde, a pris une belle avance sur les vélocipédistes.

Tant que l'on fauconna, que l'on poursuivait la perdrix ou le lièvre au moyen de sacres, de tiercelets, de buses ou de gerfauts,

la belle dame chassait à courre en réalité. Montée sur un petit roussin gai et caracolant, elle suivait ses bêtes au vol et demeurait simple spectatrice du carnage. Un temps vint où les arbalètes, jusque-là très lourdes et seulement maniables pour les hommes, cédèrent le pas aux mousquets, aux carabines, aux fusils de tout genre, à mèche ou à pierre; les dames se risquèrent à jeter de temps à autre une arquebusade aux moineaux. Une d'entre elles, mariée au premier maréchal de Biron, mère de celui que le roi Henri IV livra au bourreau, s'intéressa extrêmement à cet exercice. On la voyait au matin partir l'escopette à l'épaule, foulant les labours, fusiller à balle les perdrix innombrables de son domaine, ou la bartavelle, aujourd'hui plus rare qu'un épiornix. Brantôme, qui nous dit ces choses, ne précise pas, mais comme le menu plomb n'était pas connu encore, et que le gibier tenait l'arrêt du chien, madame la maréchale se servait sûrement de balles et tuait au posé.

Nous voici donc, de par ce document précis, reportés de trois cents bonnes années en arrière, presque au temps où, suivant une légende ridicule, le roi Charles IX tirait aux huguenots de l'une des fenêtres du Louvre. Brantôme, cependant, oublie une chose importante dans son conte, il ne nous décrit pas le costume de la maréchale. Il est à supposer qu'elle n'allait point risquer dans la rosée des mules de satin, une robe de brocart et des justaucorps brodés de perles. Peut-être, à la mode des ballerines vénitienes, troussait-elle ses jupes et laissait-elle apercevoir ses caleçons; toutes les « honnêtes » portaient culotte, pour se permettre de danser la *volte* naturaliste ou le haut pas.

Puis on eut la Ligue et beaucoup de misères; l'exemple de Madame de Biron ne rencontra guère d'imitatrices. Celles des amazones qui prirent alors l'arquebuse, en chassaient volontiers un autre gibier; encore ne nous en reste-t-il que peu de preuves. D'ailleurs, l'arme de tir ne permettait guère les escapades; il se fallait munir d'une mèche qu'on allumait et qu'on appliquait au

bon moment sur le bassinet pour provoquer la détente. Ceci nécessitait un ou deux valets, sans compter le porte-carnier, le piqueux du chien, qui dirigeait la quête et battait les fourrés. La chasseresse ne chassait plus, elle commandait une escouade.

Sous Louis XIII, un gaillard inventif imagina de fabriquer des balles en grenaille, et ces chevrotines se transformèrent, se diminuèrent jusqu'à devenir le petit plomb. On eut, dès ce moment, loisir de tirer au vol, particularité excellente pour les perdrix de la saint Remy, qui ont « piqué le vert » et fuient sans rien entendre. Tallemant des Réaux nomme une chasseresse à tir de ces temps, Madame de Châteaugui de Murat, et il s'amuse à détailler ses jupes courtes, ses bottes de cheval, son habit d'homme sur lequel

elle bouclait un couteau de chasse. Elle et Madame de Saint-Balmont, portant l'uniforme d'un guidon de compagnie militaire, passaient pour des originales, que les personnes sérieuses ne sauraient imiter sans mécompte. Aussi bien Madame de Châteaugui n'entendait pas très bien le briconnage, on la vit un jour mettre à la main son couteau de chasse et charger trois gentils-hommes égarés sur ses terres.

Ce sport, très nouveau chez nous, tenta vite les Italiens venus en France, à la suite de Marie de Médicis. Comme ils s'étaient adjudé quelques bonnes terres giboyeuses de l'Ile-de-France, pastrop loin de leurs affaires, leurs femmes prirent goût à fusiller et à faire assaut de coquetteries. Telle Léonora Galigai, maréchale d'Ancre, personne vieillie et laide, que les attentions des galants ne détournaient plus, et qui conservait un sang-froid imperturbable. Son costume

masculin lui fut plus tard imputé à crime, on insinua méchamment que peut-être bien allait-elle au sabbat dans cet accoutrement peu habituel, et pour l'exemple, le bon peuple de Paris vengea les lapins et les lièvres en coupant à la maréchale le nez et les quatre membres.

Les corydonneries, les bergerades, toutes les mièvreries musquées et précieuses de la fin du règne de Louis XIII détournèrent les femmes de ces amusettes guerrières. Phillis fronda, politique ou versifiée, elle n'eut guère temps de mieux. Puis vinrent les pruderies de Louis XIV et la paix amie des chasseurs. Le goût de la fusillade reprit aux dames, et, on le croirait à peine, dans la maison même du Roi-Soleil. Mais il fallut se résoudre à n'arborer rien qui blessât la morale, c'eût été gêner Tartufe que de porter culotte au milieu des champs. On transigea. Les dames allèrent tirer la plume ou le poil, mais en battue, en suivant des allées, comme on fait encore dans les chasses présidentielles. Alors on portait une longue amazone très plissée, un riding-coat, ou veste de cheval, tout à fait copiée sur celle des hommes, la perruque des seigneurs et leur chapeau à plumes. La princesse de Conti, fille du roi et de





Madame de Lavallière, osera bien arranger en pantalon bouffant ses jupes gênantes, mais ceci se passait loin de son père. La Palatine s'accommode en Polonoise, Mademoiselle de Loube en gentilhomme « déshabillé ».

Cette belle en habit de chasse,  
Avec ses yeux doux et brillants,  
Au lieu de perdrix ou bécasse,  
Pourra prendre quelques galants.

Ce ne sont point là de très jolis vers, mais la personne est ravissante en son allure, la main appuyée sur son très long fusil, la perruque au vent, et la steinkerque passée à la boutonnière.

Ceci devint un genre, presque un uniforme qui persista longtemps : on garda la jupe longue drapée, la redingote à revers, le chapeau masculin et la perruque. Un jour Watteau, le peintre charmeur, s'en ira passer l'été chez son ami M. de Julienne. Il aura loisir d'y apercevoir une délicieuse femme, Madame de Vermanton, nièce de son hôte, chasseresse intrépide et la plus suggestive coquette du monde. Watteau n'aime point le portrait, cela le contraindrait et le gêne, mais en présence de cette femme, il se laisse surprendre. Et il compose d'elle cette chose très jolie que nous reproduisons ici : elle assise sur un tertre, entourée de ses chiens, ayant déposé près d'elle son fusil, sa poire à poudre et son sac de plomb. Sans doute Madame de Vermanton, ainsi vêtue, n'eût su très



facilement battre une plaine, fouler un couvert ou sauter les buissons ; mais la mode était ainsi, de la cour de Louis XIV elle était passée aux moindres seigneurs, jusqu'aux financières et aux présidentes. L'œuvre de Watteau devient pour nous un document de premier ordre ; il montre une bourgeoise, et cette bourgeoise est la plus exquise, la plus pimpante et amusante poupée dont on ait l'idée. Mais, assurez-vous qu'elle chassait en battue, au cours d'une allée ; elle eût été bien empêchée de faire autre chose. Ses chiens lui servaient à ramasser ses victimes.

Après ces beaux instants de coquetterie gracieuse, madame le chasseur perdit un peu de son intérêt. On dit que Madame de Pompadour se risqua quelquefois, et la Dubarry, et Marie-Antoinette. Mais comme on gardait la robe longue et que les paniers avaient fait leur apparition, on se lassa vite. La Révolution passa sur ces histoires, et elle amena sous le Directoire certaines drôlesses dans les tirés ci-devant royaux. Toujours la jupe longue, la veste d'homme, un peu carmagnolisée, le chapeau à large bord avec la cocarde et les cheveux à l'enfant. Le graveur Basset a pris soin de nous garder le souvenir de ces quelconques, hier chambrières, aujourd'hui maîtresses d'un agioteur ou d'un politicien. Ces filles tirent à tort et à travers, sur les bêtes ou les gens, et se grisent de leurs maladresses. Au fond ce sont les pique-niques sur l'herbe qui les amènent, c'est pour elles un souvenir d'enfance, quand avec leur père et leur maman elles allaient au bois de Vincennes les après-dînées du dimanche.

Tout à coup, après 1830, le goût de la toilette passa à madame le chasseur. Il y a ainsi des genres, et celui de la simplicité, de la rusticité presque, venait des hommes. Ce fut chez nos pères une théorie que le chasseur habillé chez Humann, vêtu comme pour le bal, n'était qu'une mazette. Le vrai, le pur, se couvrait d'une

blouse bleue, se guêtrait comme un facteur et se coiffait d'une casquette à côtes, depuis ridiculisée. Alors la femme, qui se risquait à le suivre, chercha à copier ce genre Spartiate. Grenier nous la montre tout ainsi simplement accommodée, jolie cependant, élégante en dépit de tout, et sous sa blouse, avec son pantalon, parfaitement capable de courir les champs. D'année en année, la fureur de ce sport inhabituel gagna les environs de Paris et jusqu'aux provinces éloignées. Vers 1853, plus de cent dames Valenciennes imploraient un permis de port d'armes. Nulle d'entre elles ne s'inquiétait de son costume, il serait ce qu'il serait, mais elles avaient le fusil perfectionné de Fauré-Lepage, l'arme impeccable de Beringer, l'équipement venu de chez Duchemin.

Le second Empire passa sur ces idylles modestes et les transforma. On eut les chasseresses de villes d'eau, telle Madame la marquise d'Imécourt, laquelle grimpait aux Pyrénées comme un chasseur d'isards. Seulement le ton n'était plus simple, on se pim-plochait, on s'habillait chez le premier faiseur, on portait le béret très élégant des Basques. Et la jupe officielle du roi Louis XIV s'écourtait, montrait la jambe serrée en des chausses de cuir ; la crinoline même n'était pas oubliée. Bientôt les petites dames, lasses de canoter à Bougival, se lancèrent dans la fusillade. Il y en eut une en Seine-et-Oise dont les déplacements de chasse à tir sont restés célèbres. Chaque journée avait son uniforme spécial, voyant, criard, capable d'effaroucher les alouettes à dix lieues. Et ses gardes lui élevaient des faisans à la brochette, qui venaient à l'appel et ne s'envolaient que sous les coups de bâton. Comme il en manquait certains jours, les gardes leur substituaient des poules de Houdan, et les faisaient passer pour des canne-petières....

HENRI BOUCHOT.



# Le Vrai Chien d'Arrêt

PAR A. DE SAINT-ALBIN

**L**e bon chasseur à tir ne doit avoir qu'un rêve, la collaboration d'un vrai chien d'arrêt. Il peut à la rigueur se passer d'être bon fusil. D'innombrables jouissances lui seront réservées le jour où il pourra s'écrier, en montrant le phénix des pointers : « Vous m'en offririez mille francs que je ne vous le donnerais pas ! »

Mille francs, au surplus, c'est à peine le prix d'un chien bien dressé, et pour cinquante louis je ne répondrais pas le moins du monde de trouver réunies sur un même sujet toutes les qualités qu'exige un maître un peu raffiné. On m'a souvent demandé la façon de s'y prendre pour tomber sur un animal de choix. J'ai toujours répondu, qu'il s'agisse d'un chien ou d'un cheval : Faites en sorte d'avoir la main heureuse, allez aux bons endroits et surtout retenez ceci : quand vous aurez déniché le chien ou le cheval qui peut faire votre bonheur, que ce ne soit pas pour vous une mesquine question de prix. Achetez ! achetez quand même. Payez cher et vous ne regretterez jamais votre argent.

A moins de trouver une de ces occasions qui n'existent plus de nos jours, tout ce qui vaut quelque chose se paye à sa valeur. Vous ne sauriez croire le trac que m'inspire « la bonne affaire ». Vous pouvez toujours répondre à celui qui vous dira : Un jour je passais dans un petit village, quelques jours avant l'ouverture de la chasse, j'ai rencontré un paysan suivi d'un chien splendide : j'ai demandé à ce brave homme, *qui ne savait pas ce qu'il avait*, s'il voulait me le vendre... je l'ai eu pour cent cinquante francs. — Et vous en avez été content?... Je parie cinq louis que le chien du brave paysan *qui ne savait pas ce qu'il avait*, avait peur du coup de fusil, ou brillait par quelque autre vice rédhibitoire.

Il en sera presque toujours de même pour les chiens qui seront achetés par l'intermédiaire des journaux de chasse ou d'acclimatation. C'est l'enrobage inévitable. Le procédé est emprunté à celui des agences matrimoniales ; il y a le pendant de la demoiselle avec tache : c'est le chien qu'on annonce comme parfait de tout point avec une légère tendance à forcer son arrêt. C'est encore une affaire détestable. J'ai connu un chien, nommé *Pyrame*, qui ne valait pas la corde pour le pendre. On ne s'imaginait pas ce qu'il a rapporté à son intermédiaire. Il était vendu à l'essai avec faculté de le garder huit jours et de le rendre ensuite s'il ne convenait pas. Invariablement déclaré impropre au service, invariablement réexpédié à son maître, il était censé venir de Bordeaux où il fallait le renvoyer. La note de frais se montait généralement à cinquante francs ; quand j'aurai dit que *Pyrame* habitait tout simplement Batignolles, où je le rencontrai un jour assis majestueusement sur le pas de sa porte et en arrêt devant la blanchisseuse d'en face, le seul gibier qu'il ait jamais arrêté, on comprendra les jolis bénéfices réalisés sur ses prétendus déplacements.

J'ai remarqué cette année à l'Exposition Canine, à l'Orangerie, quelques bons types de nos races françaises et il ne me plairait pas d'être considéré comme un chasseur qui les dédaigne. Je dois même reconnaître que dans le cours de ma déjà longue carrière, j'ai usé avec agrément de braques du Puy, de braques du Bourbonnais, d'épagneuls de Pont-Audemer, de griffons à poils durs

de l'excellente race Emmanuel Boulet. J'ai eu même d'assez bons Saint-Germain. Le Saint-Germain, si j'en crois mes auteurs et je n'ai aucune raison pour ne pas les croire, est plutôt un type anglais auquel on a donné l'étiquette française. Le livre de Paul Caillard sur les chiens anglais et leur dressage, auquel je ferai dans le cours de cet article des emprunts perpétuels, constate que les Saint-Germain qui ont fait souche chez nous étaient des pointers blancs et orange importés directement d'Angleterre en 1820 par M. de Girardin, premier veneur du roi. J'ajoute, empruntant toujours à la Bible, c'est-à-dire à Paul Caillard, que l'Angleterre ne peut pas non plus revendiquer la paternité du pointer. « Le pointer n'est autre chose qu'un braque, et les croisements les plus étranges, les plus inattendus ont produit les variétés qui existent actuellement.

« Le braque espagnol, avec son excessive puissance de facultés olfactives, a été l'un des premiers éléments que les Anglais ont introduits chez eux. Ils ont corrigé ses formes épaisses, sa structure si contraire au développement de la vitesse, par l'intrusion du sang du fox-hound, chien

courant formé lui-même d'une façon artificielle. » J'ai nommé le pointer en tête des races de chiens anglais ; je l'ai nommé parce que c'est lui que je préfère, que je mets au-dessus de tous les autres parce que, pour la finesse exquise de son nez, c'est lui qui m'a procuré mes meilleures joies en plaine, je pourrais presque même dire au bois. Oui, au bois, je sais un grand nombre de gens qui pousseront des cris, qui me traiteront d'hérétique. Je le soutiens, dussé-je être brûlé vif et je le prouverai par des exemples. Je le prouverai tout à l'heure.

Peu m'importent les couleurs et la taille du pointer dont le sort me favorisera. Ça m'est bien égal qu'il soit blanc et citron, blanc et foie, blanc et noir, noir et feu, blanc et feu, bleu même ou tricolore. Qu'il soit bon pointer et c'est assez.

Un bon pointer !... Quel dommage que ce ne soit pas dans des prix plus doux ! Il est vrai, je pense, que tout le monde en aurait. Et encore, je ne sais pas ; quand je dis tout le monde, il faut que j'excepte le grand nombre de mes confrères en saint Hubert qui n'admettent qu'un chien, celui qui « chasse sous le fusil », autrement dit dans leurs bottes. Il est évident que ceux-là ne peuvent pas aimer le pointer, ni le setter, qui est également un animal à grande quête.

Puisque nous le tenons, le setter, disons de suite que lui aussi est un premier sujet. Il appartient à l'espèce qui fut la première en honneur parmi des Anglais. Le setter est un épagneul chic. Il varie à l'infini comme formes et comme couleurs. Puisque nous le tenons, le setter, disons de suite que lui aussi est un premier sujet. Il appartient à l'espèce qui fut la première en honneur parmi des Anglais. Le setter est un épagneul chic. Il varie à l'infini comme formes et comme couleurs.

Qu'il soit de famille anglaise ou de famille irlandaise, il est incontestable qu'il va mieux au bois et au marais que le pointer. C'est plutôt un aimable compagnon à tout faire, agréable à dresser et se prêtant à toutes les exigences de son rôle. Le setter Gordon ou écossais est noir et feu, le setter irlandais est rouge ou blanc et rouge ; il y a des setters anglais de toutes nuances, Laverack, etc. Mais pour le Laverack, il y a un cheveu : c'est que, d'après M. Laverack lui-même, qui n'avait pas intérêt à faire cet aveu, la race pure en a disparu. Voici, d'après cet éleveur émérite, le modèle parfait de la race qui porte son nom :



POINTERS BLANCS FOIE (ANGLAIS).



GRIFFON D'ARRÊT À POIL DUR (EXPOSITION CANINE).



« La tête doit être longue et légère, non pas la tête de serpent, ou lourde avec de grandes babines, mais avec suffisamment de lèvres. Les membres doivent être très musclés, la poitrine profonde, large et les côtes bien développées derrière les épaules, les reins très forts, les épaules obliques, le coffre particulièrement court depuis les épaules jusqu'à la rencontre des cuisses. Un setter Laverack ne doit pas avoir les épaules droites, mais bien horizontales et larges. La queue doit être en ligne avec le rein, plutôt un peu plus basse, formant le cimeterre et avec beaucoup de longs poils à l'extrémité : les jambes remarquablement courtes, très courtes du pied au jarret et du genou au pied, qui sera compact et serré. La courbe des cuisses sera bonne, bien placée près du corps de l'animal, ni trop large, ni écartée. »

En touchant à la classe des setters, c'est peut-être par le Gordon que j'aurais dû commencer, car depuis quelques années, moins maintenant, c'est surtout, parmi les chiens anglais, le Gordon qui a été le mieux accueilli en France. Il faut bien reconnaître que le maître entre les maîtres, c'est toujours de Paul Caillard que je parle, n'avait pas peu contribué à ce mouvement et dans son livre, publié il y a six ans, il s'excuse auprès de ses lecteurs de se laisser aller à un débordement d'enthousiasme :

« Aussi loin que ma mémoire me reporte en arrière, il y a vingt ans environ, c'est aux environs d'Inverness, où m'avait attiré mon goût pour la pêche des saumons et de la truite, que j'ai vu les premiers setters Gordon de pure race. C'était un jour de vent de Nord-Est violent, peu favorable à la pêche et, pour passer les heures d'inaction, j'étais allé visiter un de mes amis qui habitait une petite maison de chasse au milieu des bruyères. Lorsque j'arrivai la porte était close ou, du moins, le maître était absent et son valet de chambre m'indiqua la direction qu'il avait prise. Quelques détonations me guidèrent vers une sorte de colline rocailleuse semée de bruyères.

« C'était vers le milieu d'avril. Le vent sec et froid soufflait avec fureur et courbait les arbres encore dépouillés de leurs feuilles. J'eus bien vite rejoint mon ami ; il s'occupait, me dit-il, du dressage de ses jeunes chiens, qu'il me présenta. C'étaient deux chiens de grande taille. Leurs formes étaient encore un peu empâtées et mal définies. Mais leur tête expressive, leur nez extrêmement développé, leur riche couleur noir et feu mélangée d'un peu de blanc, me causèrent tout d'abord un sentiment de curiosité qui se transforma promptement en admiration. Souples, quêtant avec sagesse dans les endroits fourrés, développant leurs grandes allures sur le pays ouvert, ils demeuraient aussi immobiles que les rochers qui les entouraient, la tête haute, l'œil brillant et, sur un signe, s'avançaient graduellement sur la piste du grouse qui partait à longue distance. Je fus vivement frappé de la structure toute spéciale de ces chiens et de leur facilité à modifier leur allure,

selon la nature du terrain qu'ils avaient à parcourir. »

Ces deux jolis chiens, dont Caillard s'était si vite épris, se nommaient *Grouse* et *Sancho*. Son hôte devina facilement à quel point il les désirait et comme les Ecossais estiment qu'une des lois de l'hospitalité est d'être particulièrement agréables à leurs amis, il les lui céda de la meilleure grâce du monde. Sous le patronage de notre plus grand éleveur de chiens d'arrêt, le Gordon fut promptement adopté chez nous. Il devint tout à fait à la mode et au bout de quelques mois, il était impossible d'approcher d'une gare, au moment de l'ouverture, sans rencontrer nos chasseurs presque tous escortés d'un Gordon. Ce fut vraiment l'invasion des Gordon. Alors eut lieu ce qui a toujours lieu en pareil cas, les Français montrèrent une fois de plus qu'ils étaient passés maîtres en l'art de faire dégénérer les races. Les simili Gordon montrèrent partout leurs queues en trom-

pettes. Pourvu que le poil fût mélangé d'un peu de noir et de feu, c'était un spécimen de la race. Il y avait-il un mâle plus ou moins Gordon dans un quartier, c'était à qui l'attirerait et lui présenterait sa chienne quelle qu'en fût la provenance, caniche ou épagneule, pour en obtenir une lignée. Il y eut des concierges qui se firent

éleveurs de Gordon (gordon, s'il vous plaît). Il est vrai qu'il y a un pharmacien à Newmarket qui se fait cent mille livres de rentes en élevant des collies ; mais en Angleterre, quand on se mêle d'élever, c'est pour le bon motif.

J'ai à cette époque goûté moi-même du setter Gordon, et j'avoue que j'en ai été satisfait ; j'avais une chienne qui me venait du chenil des Bordes, elle m'a donné beaucoup d'agrément. Mais depuis j'ai goûté du pointer, du vrai pointer, du pointer de pur sang, et je déclare sans la moindre hésitation que c'est lui maintenant qui tient la corde dans mes préférences. Et je crois bien

qu'aux Bordes, dans le roi des chenils, il a détrôné le setter. « Les Anglais, dit Paul Caillard, ont divisé leurs races de pointers en chiens pesant cinquante-cinq livres et au-dessus, et en chiens de cinquante livres jusqu'à cinquante-cinq, c'est-à-dire en chiens de moyenne et de grande taille. A mon avis, le

chien trop grand est encombrant, plus bruyant dans les champs ou les taillis — cela est encore affaire de goût. Les pointers en bonne condition de travail sont les chiens les plus résistants à la chaleur ; mais si quelques-uns deviennent de bons chiens de bois, voire même d'eau, il ne faut pas se dissimuler que ces résultats sont en dehors de leurs aptitudes naturelles. Le setter est le chien de toutes les saisons et de tous les terrains. Le pointer est le chien spécial de l'été et de l'automne. Les variétés sont infinies et la palette du peintre peut contenir les tons les plus extravagants sans qu'on puisse affirmer que

le pointer qu'il représente n'a pas existé.

« Les chiens blancs et citron et blancs et foie sont les plus répandus. Est-ce à dire que ce sont les meilleurs ? Ce sont, en tout cas, ceux qui se trouvent généralement dans les chenils très



GRIFFON D'ARRÊT À POIL LAINEUX (EXPOSITION CANINE).

Copyright 1894 by Charles Reid.



BLACK WAVY COATED RETRIEVER (ANGLAIS).



BRAQUE DE L'ARIÈGE (EXPOSITION CANINE).



peuplés des éleveurs actuels en Angleterre et il est certain que nos races françaises de braques ont pas mal contribué, depuis une quarantaine d'années, aux résultats actuels. »

Le pointer est donc en réalité un produit français que nous n'avons pas su conserver à l'état de race pure parce que, en principe, le peuple le plus spirituel du monde, je parle de celui qui me compte au nombre de ses enfants, n'a pas un tempérament d'éleveur. Si nous avons fait des progrès sérieux dans la production de notre race chevaline, nous sommes encore assez en retard en ce qui touche les races canines. Cela tient à ce que, pour l'élevage des chevaux, nous employons de préférence des Anglais qui nous apportent cette merveilleuse entente des soins à donner à des animaux de prix. Qu'il s'agisse de chevaux, de bœufs, de chiens, de moutons, de volaille ou de gibier, si vous tenez à réussir, n'oubliez pas qu'il faut à la tête de votre établissement, quel qu'il soit, haras, ferme ou chenil, un homme intelligent et sachant avant tout que les plus petits détails sont à observer. Je ne conseille pas d'élever, c'est trop difficile. Si l'on veut avoir un chien d'arrêt, on a cent fois plus d'avantage à l'acheter tout fait, quelque prix qu'on y mette. Sans cela, la gamme est effrayante.

Pour faire un cheval, comme pour faire un chien, ce qu'il faut avant tout c'est un bon étalon, mais pas un étalon de demi-qualité, un vrai, qui ne soit pas simplement lauréat de field trials, mais qui soit réputé bon chien d'arrêt. L'étalon dont je parle n'est pas aisé à ramener, j'ai dit ramener, car je suppose bien qu'on ira le chercher en Angleterre ou en Ecosse. Il coûtera bon, en admettant que, par une circonstance particulière, il soit à vendre. De l'autre côté de la Manche, on ne laisse pas facilement partir un étalon de valeur. Dernièrement encore, le propriétaire d'*Isinglass* refusait six cent mille francs de son cheval. Pour un chien, c'est la même chose. Je ne parle pas de six cent mille francs; mais on m'a cité certains étalons pointers dont on avait refusé plus de six cents livres. Voilà pourquoi, en songeant à cette première mise de fonds, je ne conseillerai jamais à un français d'avoir un chenil d'élevage; s'il l'avait rien que pour sa remonte particulière, ce serait une dépense folle, et s'il l'avait par spéculation, je craindrais fort qu'il n'y trouvât pas son compte. Nos amateurs, quand ils ont parlé de payer un chien d'arrêt trois ou quatre cents francs, se figurent que c'est le Pérou. Je doute cependant que l'éleveur vendant à ce prix puisse réaliser un bénéfice. Il faut compter le prix d'achat de plusieurs bonnes lices et d'un étalon sérieux. Et puis ces soins, ces soins de toutes les minutes dont je parlais tout à l'heure, un personnel et un personnel sérieux est indispensable pour les assurer, personnel, je le répète, autant que possible composé d'Anglais. Les chiens, une fois nés, doivent être nourris sainement et à des heures régulières, très sainement logés, bien au sec. L'humidité est la pire des choses pour les chiots. Elle leur détruit le tempérament et leur donne le germe de maladies très graves. Le chiot comme le yearling élevé dans de mauvaises conditions d'hygiène, est sûr de mal supporter son dressage. On m'avait signalé en Normandie le propriétaire d'un excellent pointer; je ne sais trop comment il se l'était procuré, mais le chien était exquis, on avait pu trouver une chienne à peu près de race et il avait donné six produits qui avaient été d'un dressage facile et chassaient à merveille. J'en achetai deux et j'en étais enchanté. Au

bout d'un an, malgré tous mes efforts pour les remettre en état, je les vis subitement dépérir et je ne parvins pas à les sauver d'une fluxion de poitrine. J'appris plus tard qu'ils avaient été élevés dans des conditions déplorables. Confiés à des nourriciers de la

campagne, ils avaient joui d'abord d'une entière liberté et le bon air qu'ils respiraient avait atténué les inconvénients d'une nourriture insuffisante. Mais un jour, à la suite d'un délit de jeune âge (on les avait surpris en train de s'offrir une douzaine d'œufs frais dans le poulailler,) on les séquestra. Ils furent enfermés dans un endroit obscur, où ils passèrent tristement les premiers mois de leur enfance. Ils étaient fatalement condamnés à finir prématurément.

Maintenant je n'hésite plus, j'achète mes chiens en Angleterre, où des relations sûres me

permettent presque toujours de tomber sur un animal de choix; je ne marchand pas, cela suffit. Si j'achète en Angleterre, c'est que depuis longtemps j'ai adopté le pointer. Du jour où j'ai goûté du pointer, je me suis juré que je n'aurais jamais plus d'autre race de chiens d'arrêt. Il m'a procuré en plaine mes sensations les plus exquises et je dirai même qu'au bois, avec un pointer de six ans forcément ralenti par l'âge, j'ai obtenu tout ce que peut désirer

le chasseur le plus raffiné : un chien ne s'écartant pas à plus de vingt mètres, ne se dérobant guère à mes regards et devenant de pierre en arrêt.

Il ne faut plus me parler du chien à petite quête, c'est un larbin qu'on emmène avec soi; le chien à grande quête est un ami dévoué et intelligent. La vitesse du pointer en chasse, souvent calculée, a été établie par une moyenne de trente à trente-cinq kilomètres à l'heure. Il battra donc en une heure la même étendue de terrain, tandis que le chien fiacre, vous précédant à peine, ne vous fera pas plus de six kilomètres à l'heure,

c'est mathématique. Le pointer aura donc sept fois plus de chances de rencontrer du gibier que le chien fiacre, qui trotte dans les jambes de son maître. L'année dernière, je me suis encore laissé prendre à acheter un chien à courte quête. M. Onésime Aguado, qui l'avait mis chez un garde à Sivry, m'avait proposé de me le céder, m'invitant à l'essayer préalablement tout à mon aise et à ne le prendre que s'il me convenait absolument. C'était

un beau chien griffon blanc et orange, métis par conséquent de griffon et de Saint-Germain, chassant sous le fusil. Comme Sivry est une vraie fourmillière à gibier, je n'eus pas grand chemin à faire pour l'essayer. *Dick*, en tout autre occurrence (il s'appelle *Dick*), n'eût pas fait mon bonheur, sachant bien qu'il n'était pas de race pure, la seule que j'aime, je ne me serais même pas dérangé pour l'essayer. Mais je me trouvais démonté presque à la veille de l'ouverture; mon pointer, un pointer hors ligne, un adonis de pointer que je regretterai toute ma vie, venait d'être empoisonné par une boulette ramassée dans les champs, une de ces boulettes que les gardes mettent soi-disant pour détruire les renards et qui ne tuent que les chiens. Quand j'arrivai à Sivry pour essayer *Dick*, je me fis conduire au poste de la Renardière, où il était en station. Chemin faisant, plusieurs gardes m'avaient parlé de lui avec un enthousiasme indescriptible :

« Comment ! m'avaient-ils dit, M. le vicomte consent à vous céder *Dick*, vous avez rudement de la chance. C'est un vrai chien, allez ! Quand ces messieurs viennent, c'est toujours à qui aura *Dick*. En voilà un qui fait tuer du gibier !... » J'étais à peine

Copyright 1894 by Charles Reid.



COCKER (ANGLAIS.)

Copyright 1894 by Charles Reid.



SETTERS DE LAVERACK (ANGLAIS.)



SAINT-GERMAIN (EXPOSITION CANINE).



entré dans une taille, qu'en effet *Dick* se signalait par un arrêt très ferme, suivi d'autres arrêts non moins fermes tantôt sur des lapins, tantôt sur des faisans. L'essai était des plus satisfaisants et je demandai le chien. En plaine, dans un endroit beaucoup moins giboyeux, je l'ai trouvé des plus médiocres. Tirez de là cette conclusion qu'il ne faut jamais essayer un chien dans un endroit trop giboyeux. *Dick* devait, j'y ai pensé depuis, connaître sur le bout de la patte tous les lapins et tous les coqs de Sivry. Il les tutoyait. Il connaissait si bien leurs gites qu'il les arrêtait comme un cheval arrête devant une auberge où il a l'habitude de manger l'avoine. C'est un chien qui n'a pas l'ombre de nez. Je m'en sers comme retriever, il rapporte très bien. Si le chien sans nez et sans quête a pu être bon jadis, quand le braconnage n'avait pas dévasté notre bon territoire, il ne vaut plus rien aujourd'hui que le gibier est rare partout, sauf dans les chasses où il est entretenu comme les poulets dans la basse-cour.

M. Laverack définit ainsi les qualités du chien à grande quête : « Un chien à grande quête, quand il est de bonne espèce et a par conséquent une grande puissance de nez, deviendra nécessairement un chien à courte quête sur le terrain où il trouvera du gibier. Il n'ira pas au loin en chercher s'il en trouve près du chasseur, parce que, avant d'aller au loin, il aura arrêté le gibier dont les émanations auront été perçues par lui dans son voisinage et son instinct le fera chasser tout près du chasseur tant qu'il trouvera du gibier près de lui. C'est son grand courage et son ardent désir de trouver du gibier qui le font chasser au loin quand il n'en trouve pas à proximité. »

J'ai conseillé de ne pas élever, de ne pas entretenir un chenil d'élevage, à moins que ce ne soit par spéculation et dans des conditions spéciales qui exigent presque une vocation. J'ai conseillé aussi pour l'achat d'un chien tout fait, d'y mettre carrément le prix.

Je conseille par-dessus tout de ne pas accepter le cadeau que voudra vous faire un chasseur ami en vous donnant un bon chien ! Le chien qu'on vous donnera, soyez-en bien sûr, sera le chien rempli de défauts dont on voudra se débarrasser. N'acceptez sous aucun prétexte. Vous auriez pour tout plaisir à payer de longs mois de nourriture, et les mois de nourriture pour les chiens inférieurs, c'est la ruine.

Laissez-moi, pour finir cette étude à travers champs et bois, vous conter l'histoire du seul cadeau qui ne m'ait pas trop déçu dans ma carrière de chasseur.

Un Belge, qui avait sollicité ma protection pour une affaire de sport, me dit dans un élan de reconnaissance : « Je connais votre passion pour les bons chiens d'arrêt ; je suis en relations avec les plus fameux chenils d'Angleterre, laissez-moi vous trouver un chien hors ligne que vous me ferez le plaisir d'accepter. » Je résistai d'abord.

Mais un bon chien ! c'était trop me tenter. « Bien, lui dis-je, ça me va. » Quelques semaines plus tard, il me parlait d'un délicieux pointer qui devait m'être expédié ; il me faudrait une page pour vous décrire les qualités du pointer promis. Je m'en étais déjà fait une sorte de portrait quand

mon Belge me dit : « J'ai mieux que le pointer, le pointer avait un défaut, léger, mais un défaut. On m'envoie pour vous un gordon irréfutable. » Bien ! j'attends le gordon.

Un mois se passe. point de gordon. J'avoue que j'y avais moins rêvé qu'au pointer. « Savez-vous, me dit mon bienfaiteur en m'abordant sur le champ de courses d'Auteuil, pourquoi vous n'avez pas encore votre gordon ? — Non. — C'est parce qu'il avait une tache blanche. Vous comprenez, je n'ai pas voulu pour vous d'un chien qui ne fût pas irréfutable. Alors j'ai su qu'il y avait un Irish setter rouge de toute beauté. On me l'expédie pour vous, il est en route ! — Va pour l'Irish setter ! »

Huit jours s'écoulent et mon homme tombe dans mes bras. « Il est arrivé, votre setter. Ah ! quel chien ! Tous les peintres vous demanderont à faire son portrait. Il est arrivé. On se retourne pour le voir passer. Quel chien ! Où faut-il vous l'envoyer ? — Chez moi, rue Drouot, d'où je l'expédierai à Chantilly. — Vous l'aurez ce soir même. »

Le soir, on m'annonce un commissionnaire. C'est pour mon chien qu'on l'avait chargé de m'amener, le chien s'est échappé en sortant sa tête du collier. « Monsieur, me dit mon valet de chambre, le commissionnaire tient à la main le collier et la ficelle et veut vous les montrer !... » Je lui ai rendu le collier, mais j'ai gardé la ficelle.

A. DE SAINT-ALBIN.

Copyright 1894 by Charles Reid.



SETTER GORDON (ANGLAIS).



POINTER DEVONSHIRE GREY (EXPOSITION CANINE).



BRAQUE DU BOURBONNAIS (EXPOSITION CANINE).



VAN DER MEULEN



Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.

Copyright 1894 by Bousso, Valadon & Co.

UNE MAUVAISE AFFAIRE

Typographe BOUSSO, VALADON & Co.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1894.







# MÉMORABLE OUVERTURE

PAR EDMOND RENOIR

T'dis, la mé, qu'il grand Julot?...

— V'là vingt foués que j'te l'répétions, oui, l'grand Julot est v'nu pour t'parler, mon Bi... »

Mon Bi leva la tête, leva les yeux, leva les bras et regarda droit sa femme. La vieille continuait à trotter, sans lâcher son torchon à vaisselle, sans quitter l'homme du regard. La nouvelle était tellement invraisemblable : le grand Julot chez mon Bi ! Un Montaigu venant s'asseoir familièrement au foyer d'un Capulet ! Mon Bi — de son nom Jean-Marie-François Bujard — possédait son sobriquet, diminutif de Bijou, qui est une caresse dans la Nièvre, depuis sa première culotte ; c'était le fils d'un bûcheron abattant pour le compte du château et d'une journalière aidant aux gros ouvrages. Mon Bi avait grandi et décliné au service des mêmes maîtres ; mon Bi, il était resté : mon Bi avait la confiance du châtelain, et l'avait toujours eue. S'il ne conduisait plus la voiture, s'il délaissait le commandement des moissonneurs, son emploi n'en exigeait pas moins une vigilance de tous les instants. Mon Bi gardait — et avec quelle conscience — la chasse du domaine où il avait été élevé. Depuis un quart de siècle il portait fièrement sa plaque astiquée d'une main encore assez solide — il ne craignait pas de le répéter — pour serrer la vis aux maraudeurs. Petit, maigre, sec, des os qui auraient fait du bruit en marchant s'il n'avait pas eu la précaution d'avancer sous la futaie à pas de loup pour surprendre ses ennemis ; une figure ridée comme pomme au Carnaval. Mais une énergie !... Il n'avait qu'une prétention, mon Bi, une prétention que ses soixante-dix ans rendaient un peu ridicule, c'était de pincer pour la douzième fois le grand Julot, sa bête noire. Ils en étaient à leur onzième conflit, les deux vieux adversaires. Mon Bi voulait la douzaine. Julot avait juré de ne plus se laisser prendre ; le rêve du braconnier eût été de tendre ses collets dans les choux du garde. Et la mé prétendait que le grand Julot avait osé se présenter chez mon Bi ! elle rabâchait, bien sûr.

« T'dis ben que? »

— Ah!... fit la vieille en arrondissant le dos, pareille à une chatte lassée qui use ses griffes sur le plancher, voué plutôt... »

Julot était là, tordant sa casquette, attendant.

Un grand diable, aux traits rudes, portant bien le poids de soixante hivers, consacrés alternativement à l'affût ou à la prison, et qui avait dû être un terrible gars. Quelle charpente ! Du cœur de chêne taillé à larges coups de serpe. « C'est moué, fit-il simplement.

— Ben quoi? » C'est tout ce que répondit mon Bi.

Mais le parti du grand Julot était pris, évidemment. La démarche qu'il tentait ne devait pas tenir à une question d'étiquette, à un accueil plus ou moins rébarbatif. Il savait ce qu'il faisait — ce qu'il avait fait aussi — et s'était apprêté à ne s'épouvanter de rien.

L'effarement de mon Bi servit les intérêts de Julot, qui s'avança résolument et entama la conversation par l'exposé de ce qu'on appellerait, au Palais, les faits antérieurs à la cause ; tandis que le garde stupéfait, ahuri, sursautait à chaque point nouveau abordé dans un langage circonspect au fond, mais imagé, mais précis. Julot était fort intéressant à entendre.

Ce que le braconnier de race venait raconter au vieux garde, dépassait l'imagination. Il fallait connaître l'existence antérieure des deux hommes, pour en comprendre l'importance et surtout l'imprévu. Julot, fatigué, assurait-il, de sa vie de misère, venait se rendre — tel l'Aigle Corse au Léopard d'Angleterre — à celui qui le pourchassait depuis tant d'années. Les raisons qu'il invoquait paraissaient probantes. Il n'avait plus quinze ans, ni trente, mais la soixantaine passée ; des douleurs qui le tracassaient, un bras perclus, un œil abîmé dans une bagarre, deux doigts de la main enlevés par un canon de fusil éclaté, cela pour le côté physique. A un autre point de vue, il avouait en avoir assez

de sortir de « l'ombre » pour être traduit à nouveau devant des tribunaux variés : quarante et quelques condamnations, quatorze ans de prison par petits morceaux, c'était vraiment trop ! Et puis, le fond, le fin fond de l'affaire, c'est qu'il n'y avait plus moyen, là franchement, plus moyen de traiter avec les approvisionneurs des Halles, des malins qui savaient créer la concurrence pour rabaisser les prix, sans compter que c'étaient eux, peut-être, qui vous trahissaient pour se débarrasser de complices gênants.

Une bonne heure, le grand Julot se confessa, mon Bi tressautant à chaque phrase, intrigué, peureux, ravi, ne sachant ce qu'il devait penser de l'attitude du plus forcené forban contre lequel il eût jamais à lutter. Méfiant, il se contentait de répondre : « Des preuves ! J'voulons des preuves ! »

Julot se dépensait en paroles aimables, promettait, étendait la main en prenant le ciel à témoin, offrant ses enfants en holocauste, usant toute sa rhétorique de paysan madré.

« Des preuves ! sans quoi... »

Mon Bi avait eu l'envie à plusieurs reprises d'envoyer promener son interlocuteur. Mais si pourtant c'eût été vrai ce qu'il avançait ? Quel succès ! D'autant que le vieux braco prenait l'engagement ferme, pourvu qu'on lui promît de la part du château de l'employer à n'importe quoi, de quitter complètement le métier. Dame ! ce n'était pas peu de chose ce qu'il proposait. Le grand Julot mâté, le fretin des colleteurs était mis vite à la raison... Mon Bi se grattait l'oreille. On était à la veille de l'ouverture. Plus que deux jours et deux nuits avant la solennité ; le château bondé d'invités, les maîtres multipliant les recommandations, mon Bi s'étant porté garant d'une journée de chasse exceptionnelle. En ne dormant pas une minute jusqu'à l'aube où les

premiers coups de fusils devaient faire trembler la plaine, il comptait se préserver des attaques de la tourbe braconnante ; cependant un bon tient...

Il doutait encore. Julot avait beau se mettre à nu, avouer ses fautes, mettre en ligne de compte la liste interminable des condamnations prononcées journellement à l'instigation de la Société centrale des Chasseurs, ajoutant qu'il en avait assez de la boule de son, des gros sabots et de la fabrication en commun des abat-jours, mon Bi ne se laissait que difficilement entamer. On n'oublie pas vingt ans de lutte ouverte en quelques minutes, et si grande que fût la satisfaction d'en sortir triomphant, une méfiance invincible l'empêchait de se prononcer.

Aussi quel gaillard que Julot ; tireur de premier ordre, avec une arme qui bravait toutes les saisies de la création, car elle ne valait pas dix francs. Au déboulé, il vous calottait à cent pas un bouquin qui, roulé du coup, faisait le chiffon pour ne plus se relever. A l'époque où les perdrix s'apparient, les hôteliers avaient de ses nouvelles ; les couples n'étaient pas formés qu'ils disparaissaient dans son bissac ; aucune passée de bécasses ne lui échappait et les recoquées allaient où disparaissaient les compagnies quand il jouait de la pantière avec trois ou quatre chenapans de son espèce. Pour le taillis et les chaumes, il possédait un chien extraordinaire qui vivait les yeux dans ses yeux, devinait sa pensée, et sur un geste imperceptible, exécutait seul, en tapinois, des randonnées destinées à ramener le gibier là où il devait être pour les opérations de la nuit.

La capture en valait la peine. Amener pieds et poings liés Julot au château, c'en était une victoire ! Mais...

Julot cependant se rendait à discrétion. Voici ce qu'il expliqua à mon Bi : Une expédition colossale devait avoir lieu la nuit même, les hommes étaient déjà arrivés, cachés dans les bois, couchés dans les meules, près de leur poste. A la gare, un énorme colis affectant l'apparence d'un honnête ballot de tissus attendait qu'on allât le retirer ; Julot avait en main le récépissé du chemin de fer, la lettre d'avis, tout ce qu'il fallait pour pouvoir entrer en pos-







session du précieux envoi. Dans le gros papier gris, après avoir décousu la toile d'emballage, on trouverait là quatre panneaux de trois cents mètres chacun, en filet fin comme un cheveu, et d'une résistance à toute épreuve. Les hommes savaient quel rôle leur était assigné; la lune était à son dernier quartier, le temps sombre; en commençant à neuf heures, tout pouvait être terminé pour minuit, une heure du matin au plus. A ce moment, la chasse eût été totalement nettoyée; cinq à six cents perdrix et perdreaux seraient en route pour la capitale.

Mon Bi était atterré. Si malin qu'il fût, le vieux singe, il était encore trop de son village pour comprendre les beautés du braconnage moderne. Tout à fait de force quand il s'agissait de combattre pied à pied le fureteur de forêt ou l'affûteur de plaine, il se sentait démonté au récit de ces sortes d'entreprises si fréquentes aujourd'hui :

le braconnage en commandite dépassait son entendement ! Homme contre homme, il pouvait être fier de ses exploits. Pas un sillon de la plaine qui ne fût fouillé d'un œil, pas un faux-fuyant du bois qu'il ne suivit parallèlement, traçant de longues lignes de circonvallation jusqu'à ce qu'il eût empoigné le colporteur; pas une des mille malices de braconniers qu'il ne connût sur le bout du doigt. Il avait l'art de provoquer les confidences, d'interroger naïvement les enfants, de faire jaser les femmes. D'un air indifférent il s'informait, se tenait au courant des allées et venues de son personnel de brigands, et en tirait des conclusions généralement justes. Il n'ignorait aucun des tours dont ses pensionnaires étaient capables; à l'examen d'un collet à lièvre ou à chevreuil, il pouvait nommer l'auteur du chef-d'œuvre.

Marcheur infatigable, d'une patience de chat, il parcourait son domaine en tous sens, s'il le fallait, ou se tapissait pendant des heures au fond d'un fossé parce qu'il avait aperçu quelque chose de louche. Toutes ces facultés s'effaçaient devant les coups de filet des parisiens débarquant en bande, s'associant à un type du genre de Julot, et mettant en œuvres des ressources considérables. Ce braconnage-là démontait mon Bi. On sait comment il se pratique.

Un gros bonnet du pavillon de la volaille, ou un fort marchand des environs des Halles a besoin de trois, quatre mille perdreaux et de quelques centaines de lièvres; cela pour le matin même de l'ouverture, puisque — ô logique ! — les règlements autorisent la vente du gibier à partir du moment où raisonnablement il ne peut être encore tué. A cinq heures du matin, alors que levrauds et lapins vagabondent encore — le Code à la main — dans les guérets, que les compagnies secouent leurs plumes humides de rosée, l'octroi laisse passer sans sourciller des montagnes de gibier. C'est indigne, insensé, invraisemblable, mais essentiellement administratif. La vente, le colportage étant permis en même temps que la chasse ouverte, il n'est pas encore venu à un consciencieux agent l'idée de suivre en sens inverse le chemin parcouru par la manne de perdrix ou le panier de lièvres. On en apprendrait de belles !

Voici ce qui se passe : le négociant en question n'a qu'à manifester ses intentions. De vrais chefs d'équipe surgissent et s'offrent à l'approvisionnement à prix débattu moyennant deux conditions essentielles : fourniture des filets, avance de fonds. L'entente faite, il sera convenu que tel jour, à telle heure, si c'est près de Paris, les voitures du marchand attendront à un endroit désigné; si c'est loin, que les mannes seront déposées chez un débitant pour être remplies rapidement et mises au chemin de fer sous le couvert d'un correspondant complaisant. Le bénéfice considérable qu'il y a à procéder de la sorte, c'est de tomber dans un pays neuf avec une petite troupe de gens inconnus, qui s'éparpillent, éveillant à peine l'attention, de disposer d'un matériel parfaitement conditionné que les gardes ignorent et ne songent pas à surveiller. Le braconnier local a bien du mal à porter ses filets, à les tendre, à les replier et à les rentrer. Il n'est pas riche, il tient à ses pantières et se fait souvent prendre parce qu'il n'a pas su les abandonner à temps. Dans le grand braconnage, les filets sont sacrifiés. Comme on peut ramasser deux ou trois mille francs de gibier dans une nuit, il faut avoir la main large. Quant aux indications indispensables, la troupe les recueille de la bouche d'un indigène qu'on paye d'autant plus cher que par le fait on va le priver par la suite de son gagne-pain en emportant le gibier. Dès que le drap des morts a fait son office, la bande disparaît comme par enchantement... et le propriétaire est tout étonné de faire

une ouverture déplorable au lieu de la partie de chasse merveilleuse sur laquelle il comptait !

Poussé dans ses derniers retranchements, mon Bi commençait à montrer moins de fermeté. Le grand Julot sentit qu'il était temps de se fendre à fonds.

« Les veux-tu tous ? demanda-t-il brusquement au garde.

— Tous, quoi qu'tu veux signifier ?

— Tous, et y sont cinq, dont qu't'en a pas vu un seul, malgré qu't'aie fait ta tournée par là. »

Un peu confus, mon Bi sembla acquiescer. Julot brûla ses vaisseaux. Choisi pour diriger l'expédition la nuit suivante, il en avait ordonné tous les détails, c'était lui notamment qui avait notifié aux hommes venus de Paris, les endroits où ils devaient se tenir cachés.

« T'sais la vieille grange de Maison-Rouge ?

— Oui, eh ben ?

— Ben, y en a un dans l'grenier. »

Mon Bi sursauta, prêt à s'élancer.

« Ben, mon vieux, et n's'arrangements ? »

Effaré, mon Bi promit tout ce que l'autre voulut, pardon des maitres, ouvrage de l'intendant du château, secours à la femme, sabots aux mioches, une réconciliation en grand, quoi !

« Ben, puisqu'c'est ça, t'les auras les cinq à la queue leu leu. »

Le garde-champêtre, prévenu, embaucha deux paysans et

partit pour Maison-

Rouge. Mon Bi res-

taut à la garde du

grand Julot. Moins

d'une heure après, on

voyait le groupe revenu,

entourant un gredin à mine

blême qu'on enfermait in-

continent au violon.

« Les autres ? dit mon

Bi, anxieux.

— Un près de

la pièce à Bérux,

dans les sables...

— Et dire, mur-

mura mon Bi, que

j'suis passé par là,

ce midi !...

— ... La troi-

sième meule, à par-

tir du carrefour. »

Seconde sortie

du garde-champê-

tre, et retour dans

les mêmes condi-

tions. Mon Bi ne

se tenait plus de

joie; au cinquième garnement

fouillé à la boîte, il serra vio-

lemment la main de Julot.

« C'est pas tout, dit celui-ci

d'un air entendu.

— Comment, c'est pas tout ?

— Et les filets ?

— Oh ! oh ! oh ! fit mon Bi, se grisant d'un fol espoir à la

pensée qu'il allait s'emparer de pièces à conviction aussi pré-

cieuses; oh ! oh ! tu peux ?...

— Oui, mais, à souer, attendons la nuit; et

pis, si tu veux, les filets cheu toi, nous irons casser la

croûte. Tu n'me quit'ras pas d'une semelle d'ici

au lever du jour, comme ça... »

Mon Bi, de joie, faillit tomber à la renverse. Il

marrait, pour le coup, dans son rêve étoilé. On

souperait chez la mère Castagne, l'aubergiste du

bord de l'eau, et l'on attendrait, assis sur le ballot

de filets, que l'heure sonnât de se présenter décem-

ment au château.

Honnêtement Julot remit au garde les pape-

rasses du chemin de fer; vers sept heures, on se

glissa dans une tapissière pour aller à la gare

chercher le ballot que mon Bi retira lui-même et

transporta dans la voiture qui, dûment refermée,

partit au trot vers le cabaret où devait se sceller

définitivement le traité de paix.

Si mon Bi n'avait pas été si sûr de son affaire...

Comment douter ? N'avait-il pas imaginé de

remplacer sa chaise par le paquet de filets ! C'est

assis sur les dépouilles de l'adversaire qu'il s'ap-

prêtait à fêter l'événement. La mère Castagne,

avertie, avait mis les petits plats dans les grands.

Une matelote, hum ! on s'en léchait les barbes

d'avance. Quel arôme ! Pas trente-six sortes de

vins; du bon tout le temps et sans « microbes »,

c'est-à-dire sans le polluer au contact du jus de

canard. Mon Bi était au comble de ses vœux. Ce

n'est pas parce qu'on a décapité une demi-douzaine

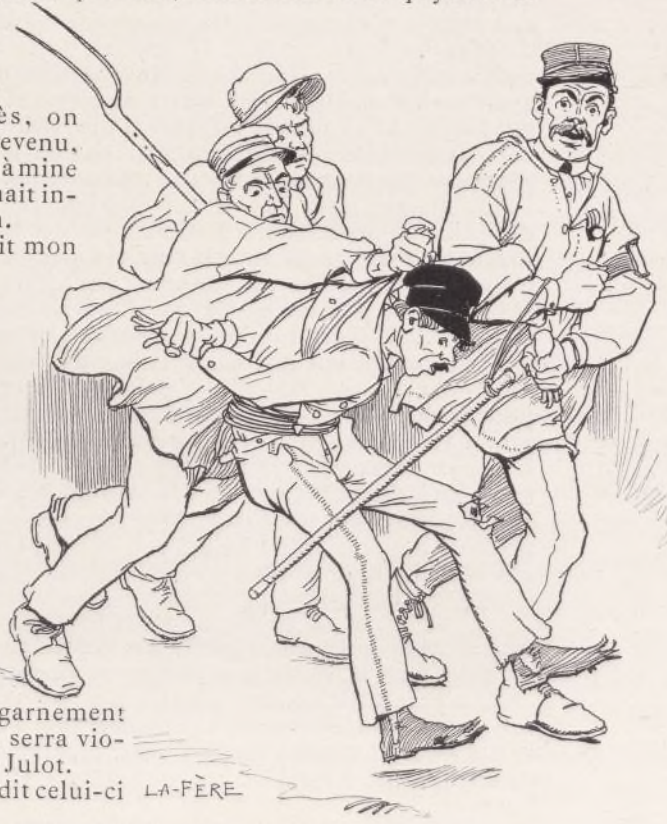
de bouteilles, à deux, qu'on ne sait plus ce qu'on

fait, pas vrai ? Et mon Bi était toujours d'aplomb;

l'œil un peu émerillonné peut-être, la lèvre humide

et les narines agitées, qu'importe ! A travers les

plus mauvaises pensées qui pouvaient traverser





son esprit, la réalité triomphait, le ballot n'avait pas bougé puis-qu'il était assis dessus, et Julot ne pouvait pour sûr pas braconner cette nuit-là, ni lui ni les siens... La matelote? Délicieuse. Et un certain gigot, qu'avait suivi un plat de pommes de terre au four... Mon Bi était un peu perdu; le ballot dansait, Julot avait plu-sieurs têtes, le garde-champêtre, les malfaiteurs coffrés, le châ-telain ravi, les perdrix piétant dans les sarrazins, tout cela faran-dolait fantastiquement. Ah! si Julot, si le ballot... mais un vieux de la vieille comme Mon Bi ne se laissait pas prendre à jeux de conscrit!

Un brouillard assez intense se répandait sur ses idées. Mon Bi n'avait plus la perception très nette de ce qui se passait autour



substance le braconnier, vous l'aurez. Vingt fusils et pas un per-dreau. Tout est ramassé... »

Le châtelain secouait mon Bi par le bras. Mon Bi, hébété, ti-tubant, affalé, continuait à appeler Julot d'une voix chevrotante. Par la fenêtre ouverte tombe un jour blafard sur le garde et les chasseurs venus en habit, le gardénia à la boutonnière, pour juger de l'étendue de leur malheur.

On ne peut tirer autre chose de mon Bi que des mots in-cohérents : Julot... les filets... les gars coffrés... ouverture mémo-rable.

« Oh! oui, mémorable, s'écrie le châtelain furieux; enfin nous diras-tu ce que tu fais là, sur ce paquet? »

— Touchez pas, hurle mon Bi en embrassant le ballot, touchez pas! C'est les filets de Julot.

— Les filets de Julot!

On se précipite, les cordes sont coupées, l'enveloppe enlevée et l'on découvre... à même un tas de loques, toute une collection de peaux de lapins.

On commence à comprendre; la mère Castagne, amenée de vive force, avoue mielleusement que le grand Julot est sorti le

de lui. Faisait-il jour enfin? ou bien était-ce la lampe vacillante qui continuait à éclairer la salle du festin?

« Voyons, Julot... dis... hé!... la matelote... et le gigot... Réponds donc? »

Un silence profond, suivi d'un indescriptible brouhaha : dix personnes émergeant d'une voiture envahissent le cabaret. En tête est le châtelain brandissant un papier gras, billet doux que Julot lui a fait parvenir entre deux contredanses pour lui annoncer l'état pitoyable dans lequel il a mis mon Bi.

« Mon Bi vous a promis une ouverture mémorable, disait en



premier, laissant mon Bi en tête-à-tête avec les bouteilles et qu'à cette heure il pouvait peut-être bien rouler dans la direction de la gare, à moins qu'il ne fût déjà dans le train.

Pour éveiller le garde-champêtre, mettre en mouvement la gendarmerie, il fallait du temps. Le gibier était déjà aux Halles!

La tête basse, les chasseurs rentrèrent au château en maudis-sant mon Bi, la victime du grand Julot, qui ne reprit ses sens que plusieurs heures après et se retrouva couché sur le ballot éventré.

Quant à Julot, il avait fait le plus magnifique des coups dou-bles, se servant du négociant parisien pour se procurer des filets qu'on se garderait bien de lui réclamer, de Mon Bi pour le dégager du chemin de fer et pour se débarrasser d'une aide cou-teuse. En compagnie de deux ou trois gas du pays il avait opéré en toute sécurité, après avoir substitué un ballot de même appa-rence au ballot de pantières. Et le gibier — moralité — roulait, à son compte, vers la capitale!

Si vous allez à X..., évitez de parler de l'ouverture de cette année-là. Mémorable elle fut, mais trop!

EDMOND RENOIR.

(Illustrations de La Fère.)





UNE DOUBLE PISTE



PAR GASTON GÉLIBERT